ANNEMARIE SCHWABE

Thomas Moore

AE10860

Library

of the

University of Toronto

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/chansonschoisies04gen

CHANSONS

CHOISIES.

TOME QUATRIÈME.

CHANSONS

CHOISIES,

AVEC LES AIRS NOTÉS.

TOME QUATRIÈME.

A GENÈVE.

M. DCC. LXXVII.

CHOIX DE CHANSONS LIBRES ET JOYEUSES.

COUPLET SERVANT DE PRÉFACE,

Pour le genre de Chanſons contenues en ce volume.

AIR. No. I.

NE te conduis point par autrui ;
Si ce ſiècle pédant ſe choque
D'une ordure, ou d'une équivoque,

N'importe, pourſui.
C'eſt tant pis pour lui,
S'il veut mettre aujourd'hui
La vertu dans l'ennui.
Qu'on exige moins de décence
Dans les propos que l'on tiendra;
Mais dans les mœurs, plus d'innocence:
Plus l'on en dira,
Moins l'on en fera;
La vertu renaîtra,
La gaîté renaîtra.

AVIS AUX LECTEURS.

AIR. No. 2.

Nous n'aimons pas en ces lieux
Les eſprits cauſtiques,
Et nous n'aimons guère mieux
Les mélancoliques.
Soyez fous vifs & fous gais,
Fous doux & fous gaillards, mais
Foin de ces fous foux,
Foin de ces tri, tri,
De ces fous,
De ces tri,
Foin de ces fous triſtes,
C'eſt pis qu' des jéſuiſtes.

COLLÉ.

VAUDEVILLE

DE M. SAURIN A M. COLLÉ.

AIR : *Un chanoine de l'Auxerrois.* 3e. vol. No. 51.

JADIS à table, entre les pots,
Rouloient & couplets & bons mots ;
Cette joie est bannie !
Le bon aîr hélas ! dans Paris,
Déclare roturiers les ris ;
Décemment on s'ennuye :
Gens qui se disent du bon ton,
Ne veulent plus qu'on chante : bon !
Eh ! bon, bon, bon,
Que le vin est bon !
Il console la vie.

De Momus, joyeux favori,
Qui, chez *Michaut*, menant Henri (*)
Les fait trinquer à table,

(*) Allusion à la jolie Comédie de *la partie de chasse de Henri IV*, par M. Collé.

Crois-tu que ce fameux héros,
Par sa bonté, par ses propos,
A jamais adorable,
Seroit à présent du bon ton,
Lui qui, simplement grand & bon,
Chantoit bon!
Que le vin est bon!
Près d'un objet aimable.

Devant l'italique fredon
A fui la bachique chanson
Et le gai vaudeville;
Tout d'un tems a fui *loyauté;*
Plutus est le seul dieu fêté
A la cour, à la ville:
Et dans nos meilleures maisons,
Gens bariolés de cordons,
Disent tout haut:
C'est de l'or qu'il faut,
L'honneur est inutile.

Mon cher Collé, mon vieil ami,
Toi, qui si long-tems as gémi
Du triste goût moderne,
Qu'*à l'anglaise* des furieux
Descendent, en bravant les cieux,
Aux gouffres de l'Averne!
Mais nous, des roses du printems
Couronnons l'hiver de nos ans;

Et si jamais
Nous mourons exprès,
Consentons qu'on nous berne.

Malgré le siècle où nous vivons,
Osons donner pour compagnons
Les ris à la vieillesse ;
A l'exemple d'Anacréon,
Il faut, dans l'arrière saison,
Egayer la sagesse ;
Et souvent, le verre à la main,
Dire à Philis : objet divin,
Versez tout plein ;
Beaux yeux & bon vin
Rappellent la jeunesse.

Vous qu'effarouchent les vieux ans,
Dieux de Cythère, dieux charmans,
Vous n'êtes plus des nôtres !
Mais, sans plus fêter les amours,
J'aime à me rappeller ces jours,
Et cette nuit entr'autres,
Où, près de l'objet enchanteur,
Qui charmoit mes yeux & mon cœur,
En chantant, zon,
Que l'amour est bon !
Je comptois douze apôtres,

Ce couplet vous paroît gascon ;
Mais alors c'étoit le bon ton

De bien fêter sa *reine !*
D'*Hercule* ce n'est plus le tems;
Aujourd'hui tous nos jeunes gens,
Vieux avant la trentaine,
Ne montrent plus qu'un feu follet,
Et leur voix, qui n'a qu'un filet,
En chantant, zon,
Que l'amour est bon!
Manque d'abord d'haleine.

RÉPONSE DE M. COLLÉ

AU VAUDEVILLE PRÉCÉDENT.

AIR : *Vive un cordelier du grand couvent.*
3e. vol. No. 40.

MON vieil ami, tu m'as adressé
Ton Vaudeville anacréontique:
Des gens du grand monde m'ont pressé
De t'y faire deux mots de replique.
Monsieur Saurin, vous avez blessé,
Par votre critique
Joyeuse & caustique,
Ce siècle lumineux & sensé;
Souffrez qu'on défende son siècle offensé.

Le ton noble eſt triſte... le bon ton
Exerce d'abord votre ſatyre ;
Mais, mon cher, vous ſavez que Platon
Faiſoit raiſonner & non pas rire.
Auſſi, combien dans ce ſiècle a-t-on
De gens pour inſtruire,
Conduire un empire !
Et puis voyez l'eſprit du *bon ton* ;
L'on vit en Cynique & l'on parle en Caton.

Le *Vaudeville* étoit trop gaillard ;
Vous en regrettez trop l'indécence:
Notre pudeur l'a proſcrit trop tard ;
C'eſt depuis peu qu'on eſt chaſte en France.
L'*Ariette*, plus ſimple & ſans fard,
A cette innocence,
Qu'il faut qu'on encenſe :
Tout eſprit, tout ſentiment à part,
C'eſt par la muſique un chef-d'œuvre de l'art.

Tâchez de vous plier à nos mœurs,
Et prêtez-vous à notre foibleſſe :
A quoi peuvent ſervir vos clameurs,
Pour l'honneur & contre la richeſſe ?
Sans argent peut-on perdre ? & d'ailleurs
Votre aigre ſageſſe
Manque de juſteſſe,
Quand on voit, d'après nos raiſonneurs,
Que le déshonneur nous conduit aux honneurs.

Le ſage va ſe moquer de vous
D'avoir plaiſanté le *ſuicide ;*
Mon cher ami, chacun a ſes goûts,
Faut-il que le vôtre nous décide ?
Ne gênez perſonne ; &, croyez-nous,
Une mort rapide
Eſt moins inſipide ;
N'ôtez point à l'orgueil ſes ragoûts,
Laiſſez-leur le plaiſir de ſe tuer tous.

J'ai deux raiſons pour ne mourir pas ;
Et ces deux raiſons ſont déciſives :
L'une eſt que j'aime encor ces climats,
Mes amis & leurs chanſons naïves :
L'autre eſt qu'on peut, avant mon trépas,
Par des tentatives
Régénératives,
Trouver le ſecret dont je fais cas,
De rendre la vie éternelle ici-bas.

Ton couplet Gaſcon étonnera
Même nos jeunes Académiſtes ;
Tes douze apôtres !... qui les croira ?
Mets plutôt les quatre Evangéliſtes.
Plût au ciel qu'un ſeul nous demeurât !
Et pouvoir rabattre
Trois encor ſur quatre !
Mais l'amour nous reſſuſcitera ;
Eſpérons tous deux que cela renaîtra.

COLLÉ.

CONSEILS (*)
AUX CHANSONNIERS
DE CE TEMS.

AIR : *Ces braves Insulaires.*

No. 3.

CHANSONNIERS, mes confrères
Le cœur, l'amour, ce sont des chimères ;
Dans vos chansons légères,
Traitez de vieux abus
De phébus,
De rébus,
Ces vertus
Qu'on n'a plus. —
Tâchez d'historier
Quelque conte ordurier ;
Mais avec bienséance :
De mots

(*) Cette chanson & les suivantes, jusqu'à la page 85, sont de M. Collé.

Trop gros
L'oreille s'offenſe.
Tirez votre indécence
Du fond de vos ſujets,
Et de faits
Faux ou vrais,
Scandaleux,
Mais joyeux.

Les madrigaux ſont fades;
L'apprêt
Qu'on met
A ces vers mauſſades,
Ne vaut pas les boutades
D'un chanſonnier ſans art
Et ſans fard;
Mais gaillard,
Indécent;
Mais plaiſant. —
Et puis tous ces nigauds,
Qui font des madrigaux,
Suppoſent à nos dames
Des cœurs,
Des mœurs,
Des vertus, des ames,
Et rempliſſent de flammes
Et de beaux ſentimens
Nos amans,
Preſqu'éteints,

Ces pantins
Libertins.

L'amour eſt mort en France :
C'eſt un
Défunt
Mort de trop d'aiſance ;
Et c'eſt la jouiſſance
Qui ſuccède en ce lieu
A ce dieu
Des bourgeois,
Des Gaulois
D'autrefois. —
Chanſonniers de bon ſens,
Ne parlez donc qu'aux ſens ;
Peignez-nous ſans ſcrupule ;
Chantez,
Vantez
Les talens d'Hercule ;
Tournez en ridicule
Ceux qui n'avancent pas
Plus d'un pas,
Ou qui ſont
Un affront
Au ſecond.

RONDE DE TABLE.

AIR : *Un chanoine de l'Auxerrois.*

3e. vol. N. 51.

LE punch & le vin que j'ai pris
Viennent ranimer mes eſprits,
Meſſieurs, point de chicanes :
Turlu tu tu, chapeau pointu,
Je vous vais faire un impromptu,
Rempli de coq-à-l'ânes,
Pourvu que je ramène au bout
Ce refrein d'un merveilleux goût :
Eh ! bon ! bon ! bon ;
Que le vin eſt bon !
Buvons à nos ſultanes.

Tous les ſavans ſont convaincus
Que c'eſt le vin que dans Bacchus
Adoroit Erigone :
En lui verſant de ce nectar,
On dit que ce dieu la prit par
Le foible qu'on lui donne :
Ce fut le vin qui la trouſſa ;
Elle en but tant qu'elle gliſſa,
En chantant, bon !

Que le vin eſt bon !
Au vin je m'abandonne.

Souvent ma raiſon ſe ſoumet
A l'alcoran de Mahomet ;
J'en crois quelques paſſages :
Je crois à ſon chapitre dix ,
Qui nous promet un paradis
Pavé de pucelages :
Mais je le crois un ſot enfant
Ce prophète, quand il défend
De chanter, bon !
Que le vin eſt bon !
Et d'en boire à tout âge.

Tenez, ceci vaut un ſermon :
J'ai toujours aimé Salomon,
Salomon, dit le Sage :
Il buvoit ſec & baiſoit dru :
Que de prodiges l'on a cru
Sur ſon concubinage !
Sur ſept cents femmes il rouloit,
Et chantoit, tant que l'on vouloit,
Eh ! bon ! bon ! bon !
Que le vin eſt bon !
Il faut en faire uſage.

Il eut, dans ſon palais royal,
Un lit fait en fer à cheval,
Qui cadroit à ſes vues :

Ce lit immenſe à tous égards,
Offroit à ſes chaſtes regards
Cent filles toutes nues ;
Quand ſur l'une il prenoit ſon droit,
Les autres crioient, le Roi boit,
Et chantoient, bon!
Trémouſſez-vous donc :
Portez le Prince aux nues.

Rangée en file, il mit un ſoir,
Sur un drap de taffetas noir,
Cette blanche cohorte:
Commençant par un bout d'abord,
Il fait le tour, il entre, il ſort,
Il va de porte en porte ;
Il ne fait aucun paſſe-droit;
Auſſi crioit-t-on, le Roi boit,
Et chantoit-on :
Le roi Salomon
N'y va pas de main-morte.

Le rabbin, qui m'a dit ceci,
Y mit la notte que voici:
Cette note eſt certaine ;
C'eſt qu'il ne fit pas cent exploits,
Mais qu'il n'en fit qu'un cette fois
Pour toute la centaine :
Auſſi la dernière du bout,
Se pâmant, cria : le Roit *boit!*

Eh ! bon ! bon! bon!
Le roi Salomon
M'en a donné l'aubaine.

JAVOTTE.

Air de la Calotine. 3e. vol. No. 4.

J'AI la marotte
D'aimer Javotte :
Je la préfère à
Nos sœurs de l'opéra.
C'eſt une infante
Moins triomphante
Que ces belles demoiſelles-là.

C'eſt qu'elle eſt jolie,
C'eſt qu'elle eſt polie,
C'eſt qu'elle eſt d'une folie....
Elle ſe rit toujours de quelqu'un...
De l'eſprit ſans ſuite;
Sa conduite
N'a pas le ſens commun.

J'ai la marotte
D'aimer Javotte :
Quoique trop ouverts,

Je préfère ses airs
Aux graves mines
De nos robines,
Dont l'orgueil eſt le moindre travers.

Cet hiver, par accident,
La veuve d'un préſident
M'avoit pris en attendant;
Et, ce printems,
J'eus quelque tems,
La femme d'un intendant;
Mais, à mon corps défendant:
Combien je ſouffris!
Si c'eſt, mes amis,
Un malheur d'être pris
Par des préſidentes,
C'eſt encor pis,
D'avoir des intendantes.

J'ai la marotte,
D'aimer Javotte;
Habile en amour,
Elle y fait plus d'un tour.
C'eſt une aiſance!
Une indécence!
On croit voir une femme de cour.

De ces femmes-là
J'en ai juſques-là.
Ces fortunes-là

Ne sont pas de grandes trouvailles;
Et l'on en aura,
Tant qu'on en voudra,
D'autant qu'à Versailles,
C'est à qui s'en défera:
Mais ici, déjà,
L'on en veut à
Ma pauvre Javotte;
Déjà l'on complotte
De me l'accrocher.
On veut chercher
A s'aboucher;
On offre cher
En viager:
Je l'ai fait déloger.

Un des meilleurs
Enchérisseurs;
O tems! ô mœurs!
C'est.... il faut que je nomme
L'homme:
C'est un riche abbé, titré,
Mîtré,
Taré.
Son nom, c'est.... non,
Ne disons pas tout haut son nom;
Mais, si je ne le nomme pas,
Autre embarras.
Le clergé qu'on vient d'assembler
Me fait trembler.

Tous nos prélats,
Gens délicats,
Qui jeuneront
D'abord prendront
Ce qu'ils pourront;
Puis chercheront,
Déterreront
Javotte, & me l'enlèveront.
Javotte eſt faite exprès pour eux:
Elle a des yeux
Tendres & bleus,
Bien ſcandaleux;
Quand elle lorgne, il eſt douteux
Si Javotte ne fait pas mieux.
Sur nos pontifes indécens,
Ces charmes-là ſont bien puiſſans!
Et d'ailleurs Javotte a des ſens,
Récompenſans
Les inſolens,
Qui montrent des talens.

J'ai la marotte
D'aimer Javotte;
Tant que je pourrai,
Je la conſerverai:
Mais, s'il arrive
Que l'on m'en prive,
Je m'en.... ma foi, je m'en paſſerai.

LA PRINCESSE.

Chanson à l'usage de la Cour.

AIR. N°. 4.

S'ATTEND-ON à cela d'un Page?
Comment donc, pendant mon sommeil!
Quelle indécence! quel outrage!
Mais quel insolent est-ce là!
—Je m'ôterai, grande princesse,
Si j'incommode votre altesse.
—Mais je ne vous dis pas cela.

C'est affreux! si je suis tranquille,
C'est à force d'être en fureur.
C'est hydeux! mais, c'est une horreur!
Mais, c'est que j'en reste immobile!
Mais, quel insolent est-ce là!
—Je m'ôterai, &c.

Pendant que je dors! c'est infâme!
Abuser de ma bonne foi!
Ah! je me meurs... c'est malgré moi...
Quel coquin!... Je vais rendre l'ame!
Mais, quel iusolent est-ce là?
—Je m'ôterai, &c.

Encor! encor! ſans qu'il me quitte!
Ce petit faquin croit-il donc,
Croit-il mériter ſon pardon,
En m'offenſant deux fois de ſuite?
Mais, quel inſolent eſt-ce là!
—Je, je m'ôterai, &c.

LE TON

DE LA BONNE COMPAGNIE.

AIR. No. 5.

UN homme de votre condition,
Le prendre ſur un auſſi mauvais ton!
Vous allez droit à la concluſion.
—Madame, ma façon eſt toute unie.
—Mais, Baron!
Comment donc!
Sur quel ton!
—C'eſt le ton,
Le ton de la bonne compagnie.

Conſultez-vous l'honneur & la raiſon,
Quand vous appellez cela le bon ton?
Eh bien! l'honneur! on n'entend que ce nom;
Ce n'eſt qu'un mot fait pour la bourgeoiſie.
—Mais Baron, &c.

Se défendre auſſi long-tems, vous dit-on,
Eſt bien bourgeois, eſt bien d'un mauvais ton.
Epargnez-vous la petite façon;
Et que ce ſoit une affaire finie.
—Mais, Baron, &c.

Monſieur, je ſens que vous avez raiſon,
Je ne veux pas être du mauvais ton.
—Madame, hélas! il me prend un friſſon...
—Ah, ciel! tombez-vous en paralyſie?
Mais, Baron,
Qu'eſt-ce donc!
—Ah! pardon!
C'eſt le ton,
Le ton de la bonne compagnie.

Rit-on, boit-on, s'aime-t-on, ſe voit-on?
Tout cela doit être ſur le bon ton.
L'on n'a plus à préſent que ce dit-on:
Du bourgeois même c'eſt la manie.
Comment donc!
Vous dit-on,
C'eſt le ton,
Le grand ton,
Le ton de la bonne compagnie.

L'ARRANGEMENT

AU PHYSIQUE ET AU MORAL.

VAUDEVILLE DE COUR.

AIR : *Il l'attrapera, il l'attrapera.* N°. *6.*

COMTESSE, allons! plus de défaite,
Je vous le demande à genoux:
Exprès pour moi vous êtes faite,
Et je ſuis fait exprès pour vous.
De moi, vous ſerez ſatisfaite;
Vous verrez s'ils me valent tous:
Arrangeons-nous; arrangeons-nous.

—Mais, vicomte, je le deſire,
Autant & peut-être plus que vous,
Et c'eſt exprès pour vous le dire,
Qu'on vous donne ce rendez-vous.
Mais un moment donc... que j'admire...
Pourrai-je... allons, je m'y réſous;
Arrangez-vous. *Bis.*

Vicomte, vous êtes terrible!
—Il eſt vrai!... mais, Madame, vous,
Mais vous, vous êtes impoſſible!

— Monſieur, le compliment eſt doux,
Mais il eſt ſur vous reverſible:
L'honneur eſt égal entre nous.
Arrangez-vous. *Bis.*

Aie! aie! où me ſuis-je engagée?
Cela ne m'ira point du tout.
Ah! monſieur, je ſuis ſaccagée!
Vous n'en viendrez jamais à bout.
La comteſſe étoit arrangée,
Et crioit encor d'un ton doux:
Arrangez-vous. *Bis.*

SAGE RETENUE
D'UNE DAME DE COUR.

AIR. No. 7.

J'ÉTOIS aſſis derrière une haie,
Par haſard à rêver dans un coin:
Là, j'entendis madame La Coudraye
Répéter au duc de La Milleraye:
N'allons pas plus loin.

Vous ſavez quel ſentiment m'anime,
Je vous en prends vous-même à témoin;

J'ai mon mari, vous aimer eſt un crime;
Bornons-nous donc à la plus tendre eſtime:
N'allons pas plus loin!

C'eſt, dit le duc, votre jambe fine,
Que pourtant vous cachez avec ſoin,
De mon amour, oui, c'eſt là l'origine:
Paix! dit-elle d'une façon badine,
N'allons pas plus loin!

Je conviens que j'ai la jambe belle;
En voulez-vous voir un petit coin?
Je conſens à vous la montrer dit-elle;
Mais, tenez après cette bagatelle,
N'allons pas plus loin!

Ah! monſieur, je crîrai!... Je m'oublie...
Grace, au nom de Dieu, j'en ai beſoin;
Mais tout eſt dit!... ma chûte m'humilie.
Ne recommencez pas, je vous ſupplie:
N'allons pas plus loin!

TOUR

TOUR PERFIDE

D'UN JEUNE SEIGNEUR,

A UNE MERVEILLEUSE DE LA COUR.

AIR : *Je vis, je vis l'éguille du berger.*

No. 8.

AU rendez-vous
Me voici la première,
Dit en courroux
Zulmis la minaudière :
Quoi ! dit-elle, j'attends !
J'attends ! j'attends !...
Mais attendrai-je encor long-tems ?

Ah ! vous voilà !
Je retiens ma colère....
Laiſſons cela,
Naſsès, parlons d'affaire ;
Ne perdons point de tems,
J'attends ! j'attends !...
Mais attendrai-je encor long-tems ?

—Zulmis, pardon !
Mais qu'eſt-ce qui nous preſſe ?

Un moment donc!
Que l'on ſe reconnoiſſe...
—Mais je n'ai pas le tems;
J'attends!... j'attends!...
Mais attendrai-je encor long-tems?

Vous m'excédez:
Quels airs inſoutenables!
Vos procédés,
Monſieur, ſont déteſtables...
—Encor quelques inſtans...
—J'attends!... j'attends!...
Mais je n'attendrai pas long-tems.

—A vos amis,
Pour une bagatelle!
Faut-il, Zulmis,
Aller chercher querelle!
Moi, j'exige du tems;
J'attends!... j'attends!...
J'attends le retour du printems.

LA DIFFICULTÉ VAINCUE.

AIR. No. 9.

JE vous aime & vous m'eſtimez,
J'en ſuis à ce régime:

Depuis deux ans vous m'assommez
De vos marques d'estime;
Aimez, aimez, belle Iris, aimez,
L'amour est-il un crime?

Votre œil est tendre, il est humain,
Promet-il sans qu'il tienne?
Non, je suis dans le bon chemin;
Que l'amour m'y maintienne!
Je tiens, je tiens, je tiens votre main,
Et vous serrez la mienne.

—Monsieur, je ne vous serre rien,
Je le sais bien peut-être;
Mais, quelle horreur! ah! quel maintien!
J'apprends à vous connoître.
Eh bien! eh bien! arrêtez! eh bien!
C'est un monstre! ah! quel traître!

—Je touche à ma félicité,
Et vous l'avez voulue;
Quoi! serois-je encor arrêté,
Quand vous êtes rendue?
Je sens, je sens la difficulté;
Mais la voilà vaincue.

LA FEMME CHOQUÉE.

Même air que le précédent.

HIER matin, en m'éveillant,
(J'en ſuis encor choquée)
Par un fat, qui fait le galant,
Je fus preſque bruſquée.
C'eſt un... c'eſt un petit inſolent
Qui m'a... qui m'a manquée.

Après d'inutiles tranſports,
(J'en ſuis encor choquée)
Après d'inutiles efforts,
Qui m'avoient fatiguée,
C'eſt un ſot... c'eſt un ſot petit corps
Qui m'a... qu. m'a manquée.

D'abord, d'un air peu circonſpect,
Il m'avoit attaquée :
Après cela, d'un faux reſpect
Maſquant cette équipée,
Quel chien!.. quel chien!.. quel chien de reſpect!
Il m'a,.. il m'a manquée.

LA FEMME SENSIBLE.

AIR. No. 10.

JE ne croyois pas possible
Que je pusse aimer jamais;
Mais, hélas! d'un cœur paisible
Dom Félix troubla la paix:
Il m'prit... il m'prit...
Par où je suis fort sensible,
Par sa grace & son esprit.

Mon amant est sans richesse,
Mais il est plein de talens;
Plus civil que ces espèces
Que l'on nomme des galans,
Il m'fait... il m'fait...
Il m'fait tant de politesses,
Que je le trouve parfait.

L'amour promet, quand on s'aime,
Les plaisirs & le bonheur;
Mon amant, dans ce systême,
A bien affermi mon cœur:
Il m'met... il m'met....
Au comble du bonheur même.
L'amour tient ce qu'il promet.

COMPLAINTE

D'UNE FEMME A SENTIMENS. (*)

AIR : *De mon berger volage.* No. 11.

DANS le fiècle où nous fommes,
Qu'on *aime foiblement ;*
L'on ne peut, chez les hommes,
Trouver de fentiment !
Tircis n'eft point volage,
Mais fon *cœur* eft ufé.
Se peut-il qu'à fon âge
Un *cœur* foit épuifé ?

Tu jures que tu m'aimes,
Mais c'eft fi froidement !
Tircis, tes fermens mêmes
Redoublent mon tourment.
Laiffe le vain langage
Des fermens fuperflus ;
Aime-moi davantage,
Et ne le jure plus.

(*) Cette femme donne une acception très-étendue aux mots *aime*, *cœur*, *fentimens.*

Quels deſtins ſont les nôtres!
Pourquoi ſuis-tu mes pas?
Tu n'en *aimes* point d'autres;
Mais tu ne *m'aimes* pas.
Quand ton *cœur* léthargique
N'eſt plus ſenſible à rien,
Ingrat! ce qui me pique,
C'eſt que je ſens le *mien*.

Comment! rien ne ranime
Tes *deſirs* languiſſans!
Ce n'eſt pas que j'eſtime
Les vains plaiſirs des ſens.
Mais que ton *cœur* s'enflamme
Du moins par mes tranſports!
Eh quoi! même ton ame
A perdu ſes *reſſorts*.

LA PEUREUSE.

AIR. N°. 12.

SORTEZ, il faut que je m'habille,
Remettons notre rendez-vous;
Je meurs de peur, ſéparons-nous:
Si l'on ſait ça dans la famille!

Ménagez une honnête fille !
Retirez-vous,
Retirez-vous.
Ah ! mon Dieu ! prenons garde à nous !
Mon cher Alain,
Cher Alain,
Retirez-vous.

Dans ma chambre, s'il faut qu'on vienne,
Que diroit-on de vous y voir ?
Allez-vous-en, il va pleuvoir...
Quoi ! votre bouche fur la mienne !
Croyez-vous que cela convienne ?
Retirez-vous, &c.

Il ne dit pas une parole,
Mais il fuit toujours fon chemin...
Mais, monfieur, fur-tout point de main ;
Vous me feriez devenir folle :
Je vous dis qu'elle me défole.
Retirez-vous, &c.

En quel état vous m'avez mife !
Quelle toilette je fais là !
Je veux fortir, malgré cela ;
Laiffez-moi ; ma force s'épuife...
J'ai du malheur, j'y ferai prife.
Retirez-vous, &c.

L'INDÉCISE.

AIR : *Couſſi, couſſa, le bel époux que voilà.* N°. 13.

TENEZ, monſieur Joconde,
En vain vous me preſſez ;
Finiſſez :
J'appellerai du monde,
Si vous me tracaſſez.
Ceſſez,
Laiſſez,
Attendez ;
Songez que vous me perdez.

Dans peu l'on me marie,
Du moins reſtez-en là...
Juſques là !...
Holà ! je vous en prie...
Mais, quoi ! vous y voilà !
Ceſſez, &c.

Hélas ! reſtez donc, puiſque,
Sans cela, mon plaiſir
Va finir....
Mais, courrai-je ce riſque?...
Je ne ſais que choiſir.
Sortez...

Reſtez...
Différez...
Retirez-vous... demeurez.

Mon hymen, qu'on médite,
Pourroit ſe rompre par
Un haſard:
Ayez de la conduite;
Marquez-moi quelqu'égard:
Sortez...
Reſtez...
Différez...
Retirez-vous... demeurez.

Mon futur a la forme
D'un petit margaja
Comme ça:
Vous, vous êtes énorme!
Il s'en appercevra.
Sortez, &c.

Ah! bon Dieu! quelle place!
Vous en tenez pour trois
A la fois!
Croyant rompre la glace,
Que dira mon bourgeois?
Sortez, &c.

Quand l'amour eſt extrême,
Joconde, on ne doit pas

Être las :
Me laiſſer au troiſième,
C'eſt un tour de Judas !
Rentrez,
Reſtez ;
Répétez,
Et d'aujourd'hui n'en ſortez.

LE GOUT
DE BIEN DES FEMMES.

AIR : *Il l'attrapera.* N°. 6.

TENEZ, diſoit l'ardent Philène,
Mais, Daphné, voyez donc cela ?
Là ! ſe peut-il que je contienne
Un amour comme celui-là ?
Parlez... que faut-il qu'il devienne ?
—Monſieur, tout ce qu'il vous plaira.
J'aime aſſez ça,
J'aim'beaucoup ça.

Philène, en diſant je l'adore,
De cette infante triompha ;
Et Daphné, diſant je l'abhorre,

S'arrangeoit deſſus ſon ſopha:
Sa colère duroit encore,
Et pourtant elle répéta,
J'aime aſſez ça, &c.

Mon jeune homme plein de mérite,
Pénétré de ce courroux là,
Pour réparer ſes torts plus vîte,
Dans le moment recommença
Par avoir deux torts tout de ſuite.
Cette indignité l'appaiſa:
J'aime aſſez ça, &c.

LA PETITE RUSÉE.

AIR. No. 14.

JE ne ſerois pas la plus forte,
Dit Jeanne, la fille à Thomas:
Quand Nicolas vient à ma porte,
Je n'ouvre point à Nicolas.
Je fais toujours à ſa tendre ſemonce
La même réponſe:
Nicolas,
Vous perdez vos pas,
Vous n'entrerez pas.

Jeudi, la petite éveillée,
Ayant manqué de s'enfermer,
Laiſſa la porte entre-bâillée,
Et Nicolas vint pour l'aimer :
Elle, oubliant que ſa porte eſt ouverte,
Elle lui dit : certes,
Nicolas, &c.

Je ſuis dans ta chambre, & j'admire,
Lui dit-il d'un ton aſſuré,
Je n'entrerai pas! c'eſt pour rire :
Comment ?... ne ſuis-je pas entré ?
Non! Je ſais, dit-elle avec un ſourire,
Ce que je veux dire,
Nicolas, &c.

S'obſtinant dans la négative,
Jeanne propoſoit le pari,
Quand une douleur aſſez vive
Lui fit jetter un petit cri :
Malgré cela ſon eſprit de chicane
Faiſoit dire à Jeanne,
Nicolas, &c.

Lorſque l'on entend crier Jeanne,
Et qu'on voit ſon entêtement,
Il ne faut pas qu'on la condamne;
Cela n'eſt pas ſans fondement.
Non, ce n'eſt point par pure ſingerie
Que cet enfant crie :
Nicolas, &c.

CHANSON

Que l'on parle en chantant, que l'on chante en parlant, & qu'il faut jouer,

AIR. No. 15.

Vous ne ſavez point aimer,
Ju'ien, je veux vous former.
—Je le veux bien, ma bergère;
Malgré ma tête légère,
Je ſuis fort obéiſſant,
Lorſque l'on me laiſſe faire.—
(*En parlant*) « Mais arrêtez donc! arrêtez donc!...
» . . . Mais cela n'eſt pas décent. »

En vous rangeant ſous ma loi,
Je veux qu'on ait avec moi
Du reſpect & point d'audace...
— Moi! le reſpect m'embarraſſe,
Dit Julien en l'embraſſant;
J'aime, je le dis, j'embraſſe.—
« Mais attendez donc! attendez donc!... mais
» cela n'eſt pas décent. »

Julien n'attaquoit pas mal;
Et d'un combat inégal,
La bergère enfin ſe laſſe:

Elle se rend avec grace,
Le regarde en rougissant,
Et dit encore à voix basse :
« Mais attendez donc! attendez donc!... mais
» cela n'est pas décent. »

Après avoir à ses loix
Manqué de respect deux fois,
Il n'en dit pas davantage;
La bergère l'encourage,
Et lui dit, en l'agaçant,
Votre silence m'outrage....
« Mais cela n'est pas décent! »

LE SONGE
D'UNE SONGEUSE.

AIR. No. 16.

J'AI fait, pendant cette nuit,
Un rêve qui m'a charmée;
Je recueillois tout le fruit
Et d'aimer & d'être aimée:
Je voyois Daphnis, mon amant,
Jurer de m'aimer constamment;
Mais, hélas! c'est un songe,
Et tout songe est un mensonge.

Par mille baifers charmans
Il confirmoit fes promeffes ;
Quels tendres égaremens !
Que d'ardeur dans fes careffes !
Après ce prélude enchanteur,
Il devint encor plus flatteur.
Mais, hélas ! &c.

Je crus d'abord, dans Daphnis,
Voir tout l'amour dont je brûle ;
Sous les traits d'un Adonis,
Il paroiffoit un Hercule :
Lui qui n'a jamais paffé fix,
Me fit l'honneur de paffer dix.
Mais, hélas ! &c.

Dans ces momens raviffans,
Qui n'étoient pas de durée,
A l'ivreffe de mes fens,
Onze fois je fus livrée :
Onze fois j'eus réellement
Ce bien qui me vint en dormant ;
Et voilà, dans mon fonge,
Ce qui n'eft point un menfonge.

LA FILLE A MA TANTE.

AIR. No. 17.

C'EST la fille à ma tante
Pour qui j'ai de l'amour;
Cette bonne parente
Sent pour moi du retour:
Mais c'eſt la vertu même,
Je ne puis réuſſir;
Cependant elle m'aime;
Ça fait toujours plaiſir.

L'hymen qui m'épouvante,
Pour elle a des appas;
Le ſacrement la tente,
Mais je n'en tâte pas:
Quand on eſt en ménage,
L'on ſe voit ſans deſir;
Mais, hors du mariage,
Ça fait toujours plaiſir.

Quelquefois je l'embraſſe,
Car je ſuis ſon couſin;
Et même elle me paſſe
Les baiſers ſur ſon ſein:
Mais quand ma main approche

Du but de mon defir,
J'attrape une taloche,
Ça fait toujours plaifir.

La nuit, fouvent en rêve,
Je vois fes charmes nus ;
J'imagine voir Eve,
Mes fens en font émus.
Amour ! quel doux menfonge!
Pchit !... Je crois en jouir:
Quoique ce foit en fonge,
Ça fait toujours plaifir.

CADET ET BABET.

AIR. N°. 18.

UN foir revenoit Cadet,
Ce n'eft pas fa faute,
Tenant fous le bras Babet,
La fille à notre hôte :
Un voleur faifit Cadet,
Un voleur faifit Babet:
C'eft bien la faute du guet,
Ce n'eft pas leur faute.

Un voleur roffoit Cadet,
Ce n'eft pas fa faute;

Un voleur baisoit Babet,
La fille à notre hôte.
Ça fit du mal à Cadet;
Ça fit plaisir à Babet :
C'est bien la faure, &c.

Ah! quels coups, disoit Cadet!
Ce n'est pas ma faute ;
Ah! quel coup, disoit Babet,
La fille à notte hôte.
Je me meurs, disoit Cadet;
Je me meurs, disoit Babet:
C'est bien la faute, &c.

Au voleur, crioit Cadet,
Ce n'est pas ma faute.
Cher voleur, disoit Babet,
La fille à notre hôte!
Je n'y reviens plus, Babet;
Moi, j'y reviendrai, cadet:
Car c'est la faute du guet,
Ce n'est pas ma faute.

LA FEMME INSTRUITE.

AIR. No. 19.

MON amour en vaut la peine;
C'eſt l'amour d'un bon bourgeois:
Permettez, madame Hélène,
Qu'on vous en parle une fois.
—Notre Bourgeois,
C'n'eſt pas la peine;
Pour une fois,
C'eſt trop bourgeois!

Vous avez la courte haleine;
Parler d'amour une fois,
C'eſt me donner la migraine!
Monſieur n'a donc point de voix!
Notre bourgeois, &c.

Ce n'eſt pas ça qui me mène:
Mais qu'eſt-ce enfin qu'une fois?
Voyez donc la belle étrenne,
Quand j'attends depuis un mois!
Notre bourgeois, &c.

Mon couſin le capitaine,
Par jour en parle trois fois:

C'eſt plus de vingt par ſemaine ;
C'eſt quatre-vingt-dix par mois.
Notre bourgeois, &c.

Je fais mon hiſtoire ancienne :
Mahomet, cet albigeois,
En parloit à ſa chrétienne
Par jour onze à douze fois.
Notre bourgeois, &c.

Une nuit, le fils d'Alcmène
En parla cinquante fois,
Sans faire à chaque dixaine,
Comme Martin, une croix.
Notre bourgeois, &c.

—Doucement, madame Hélène,
Commençons par une fois :
Il faut bien que l'on engraine...
—Monſieur, engrainez par trois.
Notre bourgeois, &c.

LAISSER LE MONDE

COMME IL EST.

AIR : *N'avez-vous point vu l'horloge.*

No. 20.

CE mouchoir, belle Raimonde,
Va contre votre intérêt ;
Il cache une gorge-ronde...
—Oh ! çà, Monsieur, s'il vous plaît,
Ne dérangez pas le monde,
Laissez chacun comme il est.

Belle, êtes-vous aussi blonde,
Qu'à vos sourcils il paroît ?
Je veux voir cela, Raimonde...
— Oh ! çà, Monsieur, &c.

Faudra-t-il que je vous gronde ?
Le traître !... qu'est-ce qu'il fait?...
— Ah ! je vous tiens bien, Raimonde,
A votre tour, s'il vous plaît,
Ne dérangez pas le monde,
Laissez chacun comme il est.

LA ROSE ET SERPILLA.

AIR. N°. 19.

A Ton ferviteur La Rofe
Permetrois-tu, Serpilla,
De te baifer, je fuppofe,
Cette main que je tiens là?
—N'eft-ce que ça ?
C'n'eft pas grand'chofe.
C'n'eft rien qu'ça;
Va ton train; va.

Ta bouche, couleur de rofe,
Eft jaloufe de cela;
Te fâcheras-tu, fi j'ofe
Y prendre ce baifer là?
—N'eft-ce que ça? &c.

Pour ce coup-ci, je m'expofe
Au refus de Serpilla:
Souffriras-tu que La Rofe
Baife ces deux jumeaux là!
—N'eft-ce que ça? &c.

Danferois-tu pour la Rofe,
Aurois-tu cet'bonté là?

Si tu veux danfer, difpofe
Du flageolet que voilà.
—N'eft-ce que ça ?
C'n'eft pas grand'chofe :
Ce n'eft rien qu'ça,
Reftons-en là.

ÉLOGE

DU BEAU LÉANDRE.

AIR. N°. 21.

QU'IL eft charmant!
Léandre a, ce me femble,
Pour un amant,
Tous les talens enfemble :
Il peint au mieux,
Brode au mieux,
Aime au mieux :
C'eft bien gracieux,
Très-gracieux,
Fort gracieux.

C'eft un monfieur
Qui fait tout avec grace ;

C'eft

C'eſt un danſeur
Qui jamais ne ſe laſſe :
Il danſe au mieux,
Saute au mieux,
Aime au mieux :
C'eſt, &c.

Dans les *preſto*,
Fort ſouvent il m'étonne ;
Dans nos *duo*,
Jamais il ne détonne :
Il chante au mieux,
Part au mieux,
Aime au mieux :
C'eſt, &c.

Dans des momens
Il calme mes alarmes,
Par ſes ſermens,
Ses ſoupirs & ſes larmes :
Il pleure au mieux,
Jure au mieux,
Aime au mieux :
C'eſt, &c.

Ecrivant bien,
Mais ſans folle viteſſe ;
Il ne fait rien
Qu'il ne lime ſans ceſſe :
Il penſe au mieux,

Lime au mieux,
Aime au mieux:
C'eſt, &c.

C'eſt un cadet
De qui l'adreſſe eſt telle,
Qu'au piſtolet
Il mouche une chandelle:
Il tire au mieux,
Mouche au mieux,
Aime au mieux:
C'eſt, &c.

LE PUCELAGE CONQUIS ET CONCÉDÉ AVEC NAIVETÉ.

AIR: *Dies iræ.* No. 22.

JOUR de plaiſirs! jour de douleurs!
Où j'obtins la reine des fleurs
Parmi les ris, parmi les pleurs!

Ma roſe, *Roſe* ſe nommoit:
Je l'adorois, elle m'aimoit;
Même deſir nous conſumoit.

Belle fleur, je te vois pâlir,
Lui dis-je, & de plus treſſaillir,
Quand je ſuis prêt à te cueillir.

Oui ! répond-elle à baſſe voix ;
Mon ami, la première fois,
On dit qu'on s'y pique les doigts.

—Je ne crains rien ; toi, ſois ſans peur ;
Je ſais, en délicat vainqueur,
Et prendre & ménager un cœur.

—Aye ! aye ! holà !... non, je me tais...
Pourſuis toujours... ouf !... non, jamais...
Attends : —J'arrête. —Allez... Je vais.

Ma roſe avoit de la gaîté :
Après quelqu'autre cri jetté,
Le reſte en riant fut traité.

Enfin tout s'eſt fort bien paſſé ;
Son pucelage eſt trépaſſé :
Un *requieſcat in pace.*

L'ALLELUIA.

AIR : *O filii & filiæ.* No. 23.

DIEU merci, me voilà tiré
Pour jamais du *dies iræ*,
Et la gaîté me ramène à
L'alleluia.

L'alleluya, ce chant joyeux,
Étoit le gai !... gai ! des Hébreux :
A Jérémie on oppofa
L'alleluia.

C'eſt pour le François ſans chagrin,
C'eſt pour lui qu'eſt fait ce refrain :
Dans tous les cas il chantera
L'alleuia.

Sur le François Laſs tombera ;
Son ſyſtême l'écraſera :
Qu'importe ! il chanteronnera
L'alleluia.

L'on bleſſera dans un combat
Officier François ou ſoldat,
En mourant même il chantera
L'alleluia.

Une épouſe le trahira,
Un ami la lui ſoufflera,
Chez Laïs il entonnera
L'alleluia.

Sans trop ſe fâcher de cela,
Femme, qu'un mari laiſſera,
Avec un amant chantera
L'alleluia.

Autrefois on s'en fâchoit, car
Alors qu'Abraham prit Agar,
Eût-on fait chanter à Sara
L'alleluia.

LES COMM'ÇA.

ANNONCE de cette chanſon, en ſtyle de parade.

« ZAUPARAVANT qu'j'vous chante mes
» couplets, faut qu'j'vous en conte l'hiſtoire.
» C'n'eſt pas t'un conte. J'ai tout vu d'mes
» deux yeux, rapport à c'qu'la ſœur d'la dame
» à qui l'aventure eſt z'arrivée, en avoit une
» entamée & très-entamée avec moi, & qu'elle

» me cacha sous la bonne grace du lit de sa » *Sorella*. Je dis cela en italien, à cause que » le mari de madame *Flore*, qu'est la dame en » quesquion es Italien d'Italie, & jaloux comme » un Azeiatique.

» Or donc madame *Flore* avoit donné un » rendez-vous à monsieur l'abbé R ique qui étoit » z'un abbé du bon air Le mari qu'en eut le » vent, voulut s'en venger d'un'magnière sin» gulière. Voici comm'il i s'y prit.

» Deux heures paravant l'assignation du rendez» vous, il apporta à sa femme, & la força, » un pistolet z'à la main, de se parer de la » ceinture de *Vénus* du bon Homète.

» Vous voyez que j'sis savant.... mais t'nez, » comme j'vous l'dis, j'ai fait des couplets » comm'ça, qui vont vous expliquer les comm'ça » de tout ça; c'est ce qui fait que les appelle « les COMM'ÇA.

AIR: *Tarare, pon, pon.* No. 24.

C'EST approchant, comm'ça,
Vers Novembre
Ou Décembre,
Que, sous son rideau, sa
Sœur me cacha comm'ça.
En entrant dans sa chambre,
Flore dit: ah! pour ça.

Ah ! l'abbé, sent-on l'ambre
Comm'ça ?

La Dulac (*) est comm'ça,
Réplique
L'abbé Rlique :
Mais son ambre a cela
De me rendre comm'ça.
Abbé, dit-elle, unique,
L'on ne voit sonica
Qu'un ecclésiastique
Comm'ça.

Je ne suis pas comm'ça
Si preste,
Malpeste !
Mon mari jaloux, m'a
Mise en cage comm'ça.
La ceinture funeste,
Que vous me voyez là,
Vous interdit un geste
Comm'ça.

Je n'ai rien vu comm'ça :
Le traître,
Dit le prêtre !

(*) Fameuse parfumeuse à Paris.

Ce chien de mari-là!
Gêner un cœur comm'ça!
Sans que j'en ſois le maître,
Cette vue a déjà
Fait que je ceſſe d'être
Comm'ça.

Une hiſtoire comm'ça,
Dit la belle,
Eſt nouvelle:
Quel tour plaiſant c'eſt là!
L'abbé, j'en ris comm'ça:
L'abbé, riant comme elle,
Fait ſes adieux, s'en va,
Laiſſant la demoiſelle
Comm'ça.

L'HONNÊTE FEMME, *ENNEMIE DU CLERGÉ.*

AIR. No. 25.

L'ABBÉ, ſi je ne me rends pas,
Vous ſavez bien pourquoi: c'eſt que
Vous voilà prêtre, & dans le cas
De devenir évêque:

Déjà je vous en trouve la
Mine majeſtueuſe.
Ne parlons donc plus de cela;
Je ſuis vertueuſe.

Quand vous me promîtes, un jour,
D'abjurer vos ſéminaires,
Je vous accordai de l'amour
Tous les préliminaires.
Vous euſſiez eu tout le ſurplus,
Sans cette robe affreuſe :
Allez chanter vos orémus;
Je ſuis vertueuſe.

Oh! tenez-vous, monſieur l'abbé,
Je m'en vais prendre la mouche:
Vous m'avez encor dérobé
Ce baiſer ſur la bouche!
Cette façon de baiſer là
Eſt trop voluptueuſe :
Je ne veux plus ſouffrir cela;
Je ſuis vertueuſe.

Ces libertés, je les bannis
Du reſſort des gens d'égliſe.
Comment! vos vilains doigts bénis
Tentent quelqu'entrepriſe!
Finiſſez ce petit jeu-là;
Il me rend furieuſe.

Je ne veux plus souffrir cela :
Je suis vertueuse.

Il cesse... & c'est pour faire mieux;
Son impertinence augmente :
Celle qu'il me met sous les yeux
Est encore plus saillante.
Il croit son idée en cela
Vraiment ingénieuse ;
Mais, l'abbé, je vous plante là !
Je suis vertueuse.

Je suis... ciel ! j'ai fait un faux pas !...
Ah ! le Juif ! il en profite !
Comment me dérober des bras
De ce chien de lévite ?
L'abbé, de grace ! holà ! holà !
La chose est monstrueuse !
Ah ! malgré moi, que sens-je là ?
Je suis vertueuse.

DIALOGUE.

AIR. No, 26.

QUE devient, me disoit Duras,
Notre abbesse de Lille en Flandres,

Que j'attaquai, le mardi-gras,
Que j'eus, le mercredi des cendres?
Combien durèrent nos amours ;
Toi, l'abbé, tu l'eus quatre jours ;
Mais moi, de sa constance extrême
Je fus plus long-tems affligé ;
Ce ne fut qu'à la mi-carême,
Qu'elle me donna mon congé.

De cette fille de Sion,
Monsieur le duc veut des nouvelles :
D'elle & de sa dévotion
Je vais, pardieu, dire de belles !
Le lundi de la passion,
Il nous vint une mission ;
C'étoient six jeunes Lazaristes,
A voix tonnante, à noirs sourcils ;
Et de ces six évangélistes,
Notre abbesse n'en prit que six.

PORTRAIT D'UNE ABBESSE, PEINT DE FANTAISIE, ET QUI DOIT RESSEMBLER A QUELQU'UNE D'ELLES.

Air des Trembleurs. No. 27.

SUR l'abbesse d'ici-contre
Disons le pour & le contre;
Qu'en même tems je vous montre
Ses vertus & ses défauts.
Tentons cet effort étrange,
Et que ce juste mêlange
Du blâme & de la louange
Ne tombe jamais à faux.
Complaisante,
Médisante,
Insolente,
Cajolante,
Et galante
Et pénitente,
Aimant les hommes & Dieu.
Un jour prêchant l'écriture,
Un autre jour la nature;
Elle a, pour toute lecture,
L'Aretin & saint Matthieu.

LE PÈRE CYPRIEN.

Air des Sauvages de Rameau. No. 28.

RIen,
Père Cyprien,
Ne vous contient;
Rien ne vous retient,
Tout vous convient;
Sans distinction,
Belle ou laidron,
Vieille ou tendron,
Tout vous est bon:
Dites-vous jamais, non?

Tout
Est de vorre goût;
Vous croquez tout.
Nos religieux
Sont furieux
De voir, sous leurs yeux,
Quatre nonnains
Entre vos mains,
Quand chacun d'eux
N'en a pas deux.

—Vous grondez pour un rien,
Père Gardien;
Calmez vos esprits.

Comment! je ſuis
L'ancien deſſervant
De ce couvent,
Et cependant
Je me reſtrains
A mes quatre nonnains.
Pourrois-je à moins,
Avoir mes beſoins?
Vos yeux ſont témoins,
Que, dans ma jeuneſſe,
J'accordois mes faveurs
A plus de douze fringantes ſœurs,
Et contentois leurs ardeurs.

—Rien,
Père Cyprien, &c.

Mais j'apprends, d'autre part,
Que vous avez fait un poupart
Hors de ce couvent.
Que va devenir cet enfant?
Qui le nourrira?
L'élévera,
S'en chargera?
Sera-ce l'abbeſſe?
Elle a peine à nourrir les ſiens;
Elle en a refuſé des miens:
Ira-t-elle prendre les tiens,
Tandis qu'elle ne fait rien
Pour les enfans d'un gardien?

Rien,
Père Cyprien, &c.

SUR LE MUR MITOYEN

D'UN COUVENT DE RELIGIEUSES, DONT, POUR LA DÉCENCE, IL CONVIENT DE REBOUCHER LES TROUS.

AIR : *De Jean de Verth en France.*

No. 29.

MON mur eſt le mur mitoyen
Des dames Recollettes ;
Par un trou j'entends l'entretien
D'une de ces poulettes.
Hier même, au père Adrien,
Elle diſoit, d'un ton chrétien :
Ah! quel bon bien,
Père Gardien,
Quel bon bien vous me faites!

Vous culbutez, père Adrien,
Par des preuves complettes,
Des ſcrupules qui n'étoient rien
Que de vieilles ſornettes :
Que vos diſcours pénétrent bien

Un cœur tendre comme le mien!
Ah! quel bon bien, &c.

J'avois, avec un ſot maintien,
Mes mains dans mes pochettes;
A préſent je m'en ſers fort bien
Au doux jeu d'amourettes.
Mais quoi!... par vos baiſers... ah! chien!
Ménagez... ne menagez rien.
Ah! quel bon bien! &c.

Quel état divin que le mien!
Quelles douceurs parfaites!
Ah! Père, que vous êtes bien!
Reſtez comme vous êtes!
Parlez toujours!... voyez combien
Je me prête à votre entretien!
Ah! quel bon bien, &c.

LA DÉVOTE HYPOCRITE.

AIR. No. 30.

L'HYPOCRITE Babet,
Au lieu d'un bouquet,
Porte un long chapelet:
Son corſet,

Fair en parapet,
Cache à l'œil furet
Son tetin rondelet.
Elle refuſe net
Le dameret,
Rebute le muguet,
Craint le plumet:
Lui couler un poulet
Eſt un forfait,
Que jamais elle ne pardonneroit.
De la prude elle a le mordant caquet;
Dans l'égliſe elle plante le piquet:
Mais fait-on qu'en ſecret
Elle épuiſe un nerveux Recollet?

LA BEQUILLE
DU PÈRE BARNABA
PERDUE ET RETROUVÉE.

AIR. No. 31.

ENSEIGNEZ-MOI qui l'a;
Nommez-moi la friponne:
A celle qui l'aura,
D'avance je pardonne.

J'ai perdu ma béquille,
S'écrioit Barnaba:
Quelle eſt l'honnête fille
Qui la rapportera?

Dans chaque carrefour,
Pour un bijou ſi riche,
Qu'on batte le tambour;
Que par-tout on l'affiche:
N'eſt-ce point une fille
Des chœurs de l'opéra,
Qui retient la béquille
Du père Barnaba?

La ferrant dans ſa main,
Une Agnès fut ſurpriſe
De la ſentir ſoudain
Gliſſer ſous ſa chemiſe;
Eſt-ce donc une anguille?
Mon Dieu! dit-elle, où va
Se fourrer la béquille
Du père Barnaba?

Une dame de cour,
S'en étant emparée,
Fit languir, plus d'un jour,
La bourgeoiſe ſevrée,
Diſant: c'eſt bien, ma fille,
Pour ces eſpèces-là

Qu'eſt faite la béquille
Du père Barnaba !

On s'en ſervit long-tems
Dans des couvens de filles ;
C'étoit le paſſe-tems
Des novices gentilles.
On élargit la grille
De l'*Ave Maria*,
Pour paſſer la béquille
Du père Barnaba.

Le père Barnaba,
Chez une Janſéniſte,
Enfin la retrouva....
Mais, dit-il, d'un air triſte,
Pour une ſainte fille,
Voyez en quel état
Vous mettez la béquille
Du père Barnaba ?

Un jour, l'homme de bien
Confeſſant une fille,
Par forme de maintien,
Elle prit ſa béquille,
Et, de fil en aiguille,
A ſon *meâ culpâ*,
Elle tira roquille
Du père Barnaba.

LE GRAND CHORUS
DE CYTHÈRE.
RONDE DE TABLE.

AIR : *Chantons lætamini.* N°. 32.

SUR toute la nature
On voit régner l'amour ;
Eſt-il de créature
Qui n'aime pas un jour ?

Refrain. Du grand Caire à Moſcou
De Stokolm au Pérou,
Dans la France & par-tout,
Tout mortel aime & *boit.*

Le pauvre, en ſa cabanne,
Dans ſon temple un Iman,
Un chanoine en ſoutane,
Un Turc en doliman.

Du grand Caire, &c.

Par un nœud légitime,
Les uns vont à cela :

D'autres prennent la dîme
Des épouſes qu'on a.

Du grand Caire, &c.

Les dieux, dans le bel âge,
Sont les jeux & les ris :
Mais le ſeul cocuage
Eſt le dieu des maris.

Du grand Caire, &c.

Tyran, ou bien eſclave,
Rien n'en ſauve un époux :
Qu'il ſoit ou lâche, ou brave,
Ce Dieu combat pour nous.

Du grand Caire, &c.

LA NAISSANCE, LES VOYAGES ET LES AMOURS DE BACCHUS.

PAR UN BEL ESPRIT SUISSE.

AIR : *Lampons, camarade, lampons.*

No. 33.

POUR Sémèle & Jupiter
Bacchus fut un fruit amer;
Car Sémèle en avorta,
Et Jupiter le porta
Pendant neuf mois dans sa cuiſſe,
Puis fut accoucher en Suiſſe.
Chantons, chantons
Le dieu des treize cantons.

De Suiſſe en Franche-Comté,
Dans ſon dix-huitième été,
D'abord ce Dieu s'en alla;
Mais il n'en reſta pas là :
Il s'en fut droit en Bourgogne,
Faire de bonne beſogne.
Chantons, &c.

En faveur des Allemands,

Il eut quelques bons momens.
Le jour qu'il fut le plus gai,
Il fit le vin de Tokai:
De loin, maudiſſant la Brie,
Il béniſſoit la Hongrie.
Chantons, &c.

Sur ce père des buveurs,
Vénus verſa ſes faveurs.
Un jour, cet amant divin,
Qui mêloit l'amour au vin,
Sur le revers d'une tonne,
Perça le cœur d'Erigone.
Chantons, &c.

Pour les femmes de ſa cour,
Plus fort qu'Hercule en amour,
C'eſt en Suiſſe qu'il apprit
A leur contenter l'eſprit.
Dans l'Inde, avec Ariane,
Il fut tendre comme.... un âne.
Chantons, &c.

Dans une orgie, un beau ſoir,
Il montra bien ſon pouvoir;
L'on dit... l'on fit plus, on crut
Qu'en cette nuit ſeule il eut
Les façons les plus entrantes
Avec cent-treize Bacchantes.
Chantons, &c.

RONDE A DANSER.

AIR : *V'là ce que c'est que d'aller au bois.* N°. 34.

L'AUTRE jour Blaiſe m'embraſſa,
Paſs' pour ça, ah ! paſs' pour ça ;
Mais, après cette gaîté là,
Voyant maître Blaiſe,
Se mettre à ſon aiſe,
Je lui dis : Compère, alte-là !
Ah ! paſs' pour ça. *Bis.*

Je lui dis : Compère, alte-là !
Fort peu d'ça, ah ! ſort peu d'ça ;
Mais, à peine eus-je dit cela,
Que Blaiſe me bouche
D'un baiſer la bouche.
Je trouvai plaiſant ce tour-là
Ah ! paſs' pour ça. *Bis.*

Je trouvai plaiſant ce tour-là ;
Paſs' pour ça, ah ! paſs pour ça :
Mais à mes pieds il ſe jetta,
Et fait des demandes
De faveurs plus grandes ;

Vous

Vous jugez comme on l'écouta!
    Ah! fort peu d'ça. *Bis.*

Vous jugez comme on l'écouta.
Fort peu d'ça, ah! fort peu d'ça.
Mais, par un hasard, ce jour-là,
    Ayant une entorse,
    Il me prit de force,
Malgré moi, qui voulois bien ça,
    Ah! pass' pour ça. *Bis.*

Malgré moi, qui voulois bien ça.
Pass' pour ça, ah! pass pour ça;
Et tout d'un coup s'arrêta là.
    Ah! Blaise est tout comme
    Tout comme un autre homme;
Et je vois qu'il me donnera,
    Ah! fort peu d'ça. *Bis.*

Et je vois qu'il me donnera
Fort peu d'ça, ah! fort peu d'ça.
Il faut joindre à cet amant-là
        Lucas
      Et Jerôme,
        Colas
      Et Guillaume,
        Bastien,
        Julien,
      Et Cætera.
Et pass' pour ça, & pass pour ça.

BRANLE A DANSER.

Air du curé de Pompone. No. 35.

LE propre jour de ſaint Simon,
De ſaint Simon, ſaint Jude,
J'étois, comme feu Robinſon,
En pleine ſolitude :
Ah! il m'en ſouviendra,
Larira,
De ſaint Simon, ſaint Jude.

Il me ſurvint un grand garçon,
Maître clerc d'une étude,
Qui, d'un air gai comme un pinçon,
Dit : baiſe-moi, Gertrude.

Ah! il m'en ſouviendra, &c.

Il mit la main ſous mon jupon,
Voyez la promptitude!
L'on ne trouve pas cela bon,
Quoi qu'on ne ſoit pas prude.

Ah! il m'en, &c.

Malgré ſa force de Samſon,
Malgré ma laſſitude,

Je m'entortille de façon,
Que d'abord je l'élude.

Ah! il m'en, &c.

Mais il avoit de ce canton
Une telle habitude,
Que, laiſſant tout à l'abandon,
Je goûtai ſon prélude.

Ah! il m'en, &c.

Je vis après, ce poliſſon
En ſi fière attitude,
Qu'il m'enflamme en me montrant ſon
Degré de longitude.

Ah! il m'en, &c.

Mais en complimens c'eſt un grec,
Et j'en ai certitude;
Car il m'en fit bien ſix avec
La même exactitude.

Ah! il m'en, &c.

Depuis ce beau jour... étouffant...
N'eſt-ce que plénitude!...
Oh! non... je porte un chien d'enfant;
Ce paquet m'eſt bien rude!

Ah! il m'en, &c.

D 2

FAUTEVILLE ANGLOIS,

A l'entroit d'un monſié lipertin Milord, qui l'eſt étonnant pour pratiquer la règle de la multiplication.

AIR. No. 36.

IL eſt un Anglois à Paris,
Qui moi met en colère;
Il fait ein monopole d'Iris:
Que tiable en veut-il faire?

(*En parlant*) « Il a toujours de fondation trois » ou quatre ménaches en ville! eh! mais que » fait-il de tout cela? »

Que fait-il de madame Hugo,
Et de Marotte & de Gogo?
Concevez-vous ſon vertigo?
Mais *il eſt fou*, j'eſpère.

J'entreprends, me dit-il, ein ſoir,
Et la tante & la mère:
Toutes deux je veux les afoir;
Les deux feront la paire.

(*En parlant*) « Et il les eut toutes deux ſonica,

» quoique vieilles : & toujours pas moins. »

Que fait-il de madame Hugo? &c.

A l'opéra les directeurs
Ein chour le virent faire:
Il prit tout ein côté des chœurs,
Et fut le satisfaire.

(*En parlant*) « Et c'étoit point ein bésogne
» aisée, il falloit toujours recommencer, &
» pas moins.

Que fait-il de, &c.

VAUDEVILLE

POUR ANNONCER

LES CURIOSITÉS D'UNE FOIRE.

AIR : *Dans le fleuve d'oubli, biribi, je veux boire.* No. 37.

D'UNE amante fidelle
Nous avons le portrait,
Trait pour trait:
Celui d'une cruelle,

Animal rare ici,
Dieu merci!
Mais il ne faut pas m'en croire;
Il faut venir ce ſoir,
Pour les voir
A la foire,
A la foire,
A la foire.

Nous avons les prunelles
De quatre vieux ſeigneurs,
Grands lorgneurs;
Les têtes ſans cervelles
De trois jeunes abbés
Mal plombés.
Ces dames peuvent m'en croire,
Ou bien venir ce ſoir, &c.

C'eſt ici que des dames,
Meſſieurs, vous joûront des
Gobelets:
Nous avons là des femmes
Qui font de nouveaux tours
Tous les jours.
Ces meſſieurs peuvent, &c.

Nous avons un grand homme,
Arrivé depuis peu
Dans ce lieu,
Qui fait, quand on l'en ſomme,

Six complimens par jour
En amour.
Ces dames peuvent, &c.

Aux filles les moins neuves
Nous donnons la fraîcheur
Et la fleur ;
Et des ſecrets aux veuves
Pour n'avoir pas d'enfans
Tous les ans.
Ces dames peuvent, &c.

Venez voir les ſecouſſes,
Et de ce voltigeur
La vigueur,
Qui, ſans lâcher les pouces,
S'élève, va, revient,
Et ſe tient.
Ces dames peuvent, &c.

VAUDEVILLE
DRAMATIQUE.

Même air que le précédent.

GILLES.

QUE'QUE choſe qu'on faſſe,
Il faut ſe rendre un jour

A l'amour.
Quand la raiſon le chaſſe,
Dans le cœur il revient
Et ſe tient.
De que'que façon qu'on s'tourne,
Malgré ſoi, chaque jour,
En amour,
On s'enfour... on s'enfour... on s'enfourne.

ISABELLE.

J'fuiois monſieur Léandre
A l'égliſe & par-tout
Comme un loup:
Mais il v'noit me ſurprendre,
S'cachant avec eſprit
Sous mon lit.
De que'que façon qu'on s'tourne, &c.

LÉANDRE.

J'étois novice aux Carmes;
Mais Mam'sell'venoit ſouvent
Au couvent:
Dès que j'eus vu ſes charmes,
Contr'elle je fis troc
De mon froc.
De que'que façon, &c.

GILLES.

L'amour, dans ma famille,
Rend tous les amoureux

Malheureux.
Ma mère eſt morte fille,
A ſon ſeptième enfant ;
Le cœur m'en fend !
De que'que façon, &c.

I S A B E L L E.

Retirez-vous d'bonn'heure,
Dis-je à Léandre, d'peur
D'un malheur :
Malgré ça zil demeure,
Et puis il vous ſoutient
Qu'on l'y r'tient.
De que'que façon, &c.

L É A N D R E.

Quand l'amour eſt extrême,
L'on fait, malgré ſes dents,
Des enfans ;
Et les maris, de d'même
Que meſſieurs les favoris,
Y ſont pris.
De que'que façon, &c.

G I L L E S.

Si j'nai point dit de grav'lures,
C'n'eſt pas, ſur mon honneur,
Par pudeur :

Mais les dam'n'aim'nt point l's ordures
Ni les couplets d'chanſons
Poliſſons.
Ou bien il faut qu'on leur tourne,
Et prendre garde après
Comme on les
Les enfour.... les enfour... les enfourne.

AVIS
A LA BELLE JEUNESSE.

AIR : *Boire à ſon tire lire, lire, &c.*

No. 38.

IL faut s'aimer toujours,
Et ne s'épouſer guère ;
Il faut faire l'amour,
Sans curé ni notaire.
Ceſſez, meſſieurs,
D'être épouſeurs :
N'viſez qu'au tire lire, lire,
N'viſez qu'au toure loure, loure,
N'viſez qu'aux cœurs.

Dans ce ſiècle l'on prend
Une Iris qu'on marchande :

Eſt-il un bien plus grand,
Commodité plus grande ?
    Ceſſez, meſſieurs, &c.

Pourquoi ſe marier,
Quand les femmes des autres
Ne ſe font pas prier
Pour devenir les nôtres ?
  Quand leurs ardeurs,
  Quand leurs faveurs
Cherchent nos tire lire, lire,
Cherchent nos toure loure, loure,
    Cherchent nos cœurs.

VAUDEVILLE
D'UNE FARCE-PARADE.

AIR : *Des Fraiſes.* No. 39.

PARLEZ d'amour à Médor,
Au guerrier de bleſſures,
Au joueur de matador,
Mais parlez aux femmes d'or,
D'ordures, d'ordures, d'ordures.

En amour faut-il donc tant,
Tant raiſonner pantoufle ?
Moi, de tout objet tentant,
Autant que j'en trouve, autant
J'en ſouffle, &c.

Craignez, Lucas, dit Suzon,
L'air froid que je vais prendre ;
Et toujours ce poliſſon
Lui faiſoit reprendre ſon
Air tendre, &c.

Philis par l'eſprit ſe prend ;
L'eſprit eſt ſa manie :
Lorſqu'à Claude elle ſe rend,

C'eſt à cauſe de ſon grand
Génie, &c.

La comteſſe de Cruſca
Me diſoit de Ménalque,
Que le jour qu'il l'attaqua,
Il étoit gai comme un ca-
tafalque, &c.

L'Aretin & Murſius
S'impriment ſans eſtampes:
L'éditeur fait même plus,
Car il n'y met point de culs-
de-lampes, &c.

Les critiques délicats
Ne ſont que des Jean-feſſes:
De mes chants s'ils ne font pas
Un grand cas, moi je m'en bats
les feſſes, &c.

Fin des chanſons de M. COLLÉ.

L'AMOUR,

FRÈRE QUÊTEUR.

AIR. N°. 40.

JUPITER, un jour en fureur,
Avoit banni l'Amour fur terre;
Gourmand, & ne voulant rien faire,
Il fe mit frère quêteur.
D'un perfonnage refpectable
Avec l'habit il prend le ton;
Frère Amour en capuchon *Bis.*
Ne pouvoit qu'être aimable. *Bis.*

Le voilà qui, tout marmottant,
Se fait accès dans les familles,
Efcamote le cœur des filles,
Et des mères prend l'argent.
Il fait tant par fon éloquence,
Qu'il damne au lieu de convertir,
Et fait aimer le plaifir,
En prêchant la pénitence.

Un foir il frappe à la maifon
De la jeune & fimple Glycère,
Qui faintement avec fa mère

S'appliquoit à l'oraiſon.
Son habit le fait introduire,
La petite court au tréſor.
On donne encor, puis encor,
La taſſe ne peut ſuffire.

En échange, d'un air contrit,
Le Frère apprend une prière,
Qui n'eſt point dans le bréviaire,
Où tous les jours elle lit.
Eh! mais pourquoi, dit la matrone,
Être ſi long-tems loin de moi—
—Vraiment j'accomplis la loi,
Ma mère, je fais l'aumône.

LE PRIEUR.

VÉNUS PÉLERINE.

Même air que le précédent.

VÉNUS, apprenant que l'Amour
Sur terre portoit la beſace,
De crainte de perdre ſa trace,
Quitta Cythère & ſa cour.
En religieuſe hyrondelle,
Cherchant ſon fils chez les reclus,

Sous une guimpe Vénus *Bis.*
N'en étoit que plus belle. *Bis.*

Courant de couvent en couvent,
Elle croit le trouver aux Carmes;
Mais quelles furent ſes alarmes,
Quand on lui dit bruſquement:
On ne connoît dans notre hoſpice
Ce dieu tout au plus que de nom;
Mais entrez dans la maiſon,
Nous en ferons l'office.

Cypris, ſans perdre un ſeul moment,
S'en va chez la gent cordelière
Demander le dieu de Cythère;
On lui répond en riant:
Ma ſœur, vous êtes bien novice
De chercher l'amour en ces lieux!
On n'y connoît que ſes feux,
C'eſt à votre ſervice.

Chez un *ci-devant ſoi-diſant*
Elle eſpère en avoir nouvelle;
Le bourru lui cherche querelle,
Et lui répond bruſquement:
Frère Girard & la Cadière
Nous ont donné trop de ſouci;
Et vîte ſortez d'ici,
Tournez-moi le derrière.

Laſſe de parcourir en vain
Des moines toutes les retraites,
Au premier couvent de nonnettes
On lui dit d'un ton bénin:
Le charmant dieu de la tendreſſe,
Qu'avec tant de ſoin vous cherchez,
En ce lieu, pour nos péchés,
N'entre que chez l'abbeſſe.

La déeſſe monte ſoudain
A l'appartement de madame,
Qui lui répond : ma pauvre femme,
Je vois très-peu ce lutin;
Mais vous le trouverez peut-être
Auprès de deux jeunes époux;
Croyez-moi, dépêchez-vous,
Il ne fait qu'y paroître.

Elle y vole du même pas;
Mais ce ſont d'inutiles peines:
Car, heureux de porter vos chaînes,
Ce dieu ne vous quitte pas.
C'eſt dans vos yeux, aimable Hortenſe,
Qu'il fabrique ſes traits charmans;
En vain on le cherche tant,
C'eſt là ſa réſidence.

TITON ET L'AURORE.

ROMANCE.

AIR. No. 41.

ECOUTEZ une hiſtoire
Bien digne de mémoire,
Et d'un trait qu'Amour fit
Faites votre profit.

Jadis fut une belle,
A ce dieu peu rebelle;
Un chacun en parloit,
Aurore on l'appelloit.

Un jour notre amoureuſe
Se promenoit rêveuſe;
Elle apperçut Titon :
Son cœur prit feu, dit-on.

C'étoit un beau jeune homme,
Qui bientôt fit voir comme,
Bien loin d'être tranſi,
Le ſien brûloit auſſi.

Mais quand on en abuſe,
Bientôt le plaiſir s'uſe;

A ce petit jeu là
Sa vigueur s'en alla.

Un jour qu'à ſa maîtreſſe
Il prouvoit ſa tendreſſe,
Certain froid l'aſſaillit,
Dans ſes bras il vieillit.

Elle en verſa des larmes,
Diſant, où ſont mes charmes?
Ses membres ſont perclus,
Titon ne m'aime plus.

Mais je ſuis, reprit-elle,
D'origine immortelle;
Je vais, ſans balancer,
A Jupin m'adreſſer.

La voyant ſi gentille,
Ce dieu lui dit : ma fille,
Ce que vous deſirez,
Parlez, vous l'obtiendrez.

Réparez ma diſgrace,
A Titon faites grace;
De nos tendres amours
Éterniſez le cours.

Qu'à quinze ans il revienne,
—Soit... mais qu'il ſe ſouvienne

Qu'à chaque... *& cætera*,
D'un luftre il vieillira.

Sitôt qu'il fut l'oracle,
Titon cria, miracle!
Je fuis tout rajeuni:
Le vois-tu? —Vraiment oui.

Modère un peu ta flamme,
Idole de mon ame,
Songe, hélas! à quel prix
Ces plaifirs là font pris.

C'eft bien une merveille
De voir fille pareille
S'oppofer au bonheur
D'un amant plein d'ardeur.

Appaife, chère Aurore,
Le feu qui me dévore;
—Non... c'eft trop.... foixante ans!
Fais donc durer le tems.

La volupté l'emporte,
Sa voix eft la plus forte:
De luftre en luftre il court,
Et bientôt refte court.

N'eft-ce point un preftige?...
Ah! quel état!... où fuis-je?...

Par pitié, dieu cruel!
Hélas! rends-moi mortel.

Aurore dit : que faire?
Ton ardeur téméraire,
Malgré moi, t'a perdu
Ingrat! tu l'as voulu.

Dans le fiècle où nous fommes,
Ménage-t-on les hommes?
Il eft bien des Titons:...
Mais des Aurores?... non.

LE SOMMEIL DE VÉNUS.

AIR : *O Filii & Filiæ.* No. 23.

MARS, trouvant Vénus à Paphos,
Mollement couchée fur le dos,
Voyons, dit-il, tout ce qu'elle a. *Alleluia.*

Il alla déranger foudain
Le voile qui couvroit fon fein;
Plus blanc que neige il le trouva. *Alleluia.*

Sa main eut la témérité
D'en palper la rotondité:
Le trouvant ferme, il s'écria: *Alleluia.*

Enivré de ce doux plaifir,
Il forma de nouveaux defirs :
Ce qui s'augmente s'augmenta. *Alleluia.*

A chaque pas il rencontra
Attraits par-ci, charmes par-là,
Et de baifers fe régala. *Alleluia.*

Vénus, fermant toujours les yeux,
S'arrangeoit pourtant de fon mieux,
Et le guerrier en profita. *Alleluia.*

Grands dieux! difoit Mars qui voyoit
Qu'en dormant on le fecondoit ;
Voyons comment ça finira. *Alleluia.*

On dit qu'amplement il fêta
Son fein, fa bouche, *& cætera :*
Trois heures entières cela dura. *Alleluia.*

Vénus à la fin s'éveillant,
Dit au dieu, prefqu'en rougiffant,
Ah! monfieur! qui vous favoit là? *Alleluia.*

CUPIDON, MARECHAL.

AIR : *Tôt, tôt, tôt, battez chaud.*

1er. vol. No. 31.

CUPIDON s'est fait maréchal;
Et ce dieu ne s'y prend pas mal;
Il veut Manon pour domicile,
Il met sa forge dans ses yeux,
Il en fait rejaillir des feux,
Qui brûleroient toute une ville.
Tôt, tôt, tôt,
Battez chaud,
Tôt, tôt, tôt,
Bon courage,
Il faut avoir cœur à l'ouvrage.

Savez-vous quels sont ses soufflets?
Deux petits tetons rondelets,
Qui vont même sans qu'on y touche;
Il ne faut, pour les mettre en train,
Qu'y porter doucement la main,
Qu'un tendre baiser sur la bouche.
Tôt, tôt, tôt, &c.

Mais que fait-il de ses deux bras,
Si blancs, si ronds, si délicats?

L'Amour en a fait des tenailles:
Ces bras charmans, quand ils ſont nuds,
Même mieux que ceux de Vénus,
Retiendroient le dieu des batailles.
Tôt, tôt, tôt, &c.

Amis, je ne vous dirai pas,
Quel eſt le lieu rempli d'appas,
Où l'amour a mis ſon enclume:
Mais, ſitôt qu'il y forge un dard,
Le trait s'enflamme, brille & part;
Plus il frappe, plus il s'allume.
Tôt, tôt, tôt, &c.

L'Amour fait trop bien ſon métier,
Pour n'avoir pas fait tout entier
Son ouvrage auprès de la belle:
Le marteau qui frappe les coups,
Ce feroit moi, ce feroit vous,
Si Manon n'étoit pas cruelle.
Tôt, tôt, tôt, &c.

JUGEMENT DE PARIS.

Air du Mirliton. No. 42.

MOI qui jadis eus la gloire
De chanſonner pour Iris,

J'oſe

J'ose entreprendre l'hiſtoire
Du jugement de Pâris,
Sur le mirliton,
Mirliton,
Mirlitaine,
Sur le mirliton,
Dondon.

Un jour la belle Cythère,
Avec Junon & Pallas,
Se lavoient dans la rivière
Le corps, la tête & les bras,
Et le mirliton, &c.

Quand la Diſcorde crotée
Vint pour ſe laver auſſi,
Junon toute tranſportée,
Dit : retire-toi d'ici :
L'affreux mirliton!

La diſcorde en prit vengeance;
Savez-vous ce qu'elle fit?
Au milieu d'elles leur lance
Une pomme d'or, & dit:
Au beau mirliton, &c.

Junon, qui toujours criaille,
Veut s'en ſaiſir tout de bon:
Vénus lui dit : la griſaille

N'eſt point du tout de faiſon
Pour le mirliton, &c.

Pallas dit, d'un ton ſévère:
Tous vos plaiſans mirlitons
Ont toujours mâille à refaire;
On ne voit nulles façons
A mon mirliton, &c.

Dans la diſpute elles virent
Pâris le jeune paſteur:
Auſſitôt toutes ſe dirent:
Le drôle eſt bon connoiſſeur
En beaux mirlitons, &c.

Le berger aux trois déeſſes
Fit ôter trois cotillons:
Il vit trois paires de feſſes,
Et trois paires de tetons,
Et trois mirlitons, &c.

D'une pareille corvée
Pâris ne s'épouvanta:
Il alla tête levée,
Et tour-à-tour feuilleta
Chaque mirliton, &c.

Junon promit la richeſſe
Au jeune berger Pâris;
Pallas vanta ſa ſageſſe:

Mais qu'offrit dame Cypris?
Rien qu'un Mirliton, &c.

A cette douce parole,
On vit le combat cesser;
Car Pâris étoit un drôle,
Qui se seroit fait fesser
Pour un mirliton, &c.

PIRON.

LES MIRLITONS.

Même air que le précédent.

JAMAIS l'aimable Narcisse,
En fleur n'eût été changé,
S'il n'avoit, comme un Jocrisse,
D'une nymphe méprisé
Le beau mirliton, &c.

L'inexorable Cybèle
Fit périr le pauvre Atis,
Pour n'avoir pas à sa belle
Préféré les cheveux gris
De son mirliton, &c.

Forcé de laisser sa femme
Dans le ténébreux manoir,

Orphée, au fond de son ame,
Se promit de ne plus voir
D'autre mirliton, &c.

Si Jupin pour Ganimède
En aigle se transforma,
C'est qu'Hébé, devenant laide,
Au zodiaque il plaça
Son vieux mirliton, &c.

De la reine d'Amathonte
L'époux fait un grand fracas,
Voyant que, sans nulle honte,
Elle offre au dieu des combats
Son beau mirliton, &c.

Si Mars fit tomber sa rage
Sur le gentil Adonis;
C'est qu'il vouloit, sans partage,
De la charmante Cypris
Le beau mirliton, &c.

Il faut avoir la berlue,
Comme le sot Ixion,
De caresser une nue,
Croyant prendre de Junon
Le beau mirliton, &c.

Pygmalion pour sa dame
Se fût en vain consumé,

Si, Pour couronner ſa flamme,
L'amour n'avoit animé
Son froid mirliton, &c.

Que de matrones Romaines,
En cachette, les matins,
Alloient offrir, pour étrennes,
Au puiſſant dieu des jardins
Leurs beaux mirlitons, &c.

LA CHAPELLE DE VÉNUS.

AIR : *Ne v'la-t-il pas que j'aime.*

3e. vol. N. 25.

IL me falloit faire une fin,
Comme tout bon apôtre;
Je ſuis devenu chapelain;
Ce poſte en vaut un autre.

Iris me donne à deſſervir
Sa gentille chapelle:
Je n'ai jamais ſu qu'obéir
Aux ordres d'une belle.

Elle eſt au fond d'un bois couvert,
Gardé par le myſtère;

Son ſanctuaire n'eſt ouvert
Qu'à mon ſeul miniſtère.

Un double autel de marbre blanc
Eſt de ſa dépendance ;
Mais ce bénéfice important
Oblige à réſidence.

Gros prieurs, & brillans prélats,
Tout engraiſſés d'offrande,
Ma foi, je ne troquerois pas
Avec vous de prébende.

MARÉCHAL.

LE PILOTE
SUR LA MER DE PAPHOS.

AIR. No. 43.

UN jour, heureux pilote
Sur la mer de Paphos,
Avec ma galiote
J'allois, au gré des flots.
L'Amour & le Zéphire
Conduiſoient mon navire
Dans ce charmant pays :
A peine nous voguâmes,

Qu'auſſitôt nous mouillâmes
Dans l'iſle de Cypris.

Aux colonnes d'Hercule
Je voulus naviguer ;
Mais mon vaiſſeau recule,
Je ne pus m'embarquer.
Dans ce maudit paſſage,
Toujours rempli d'orage,
Qu'on nomme le Détroit,
On fait toujours naufrage,
Malgré tout l'équipage,
Si l'on n'enfile droit.

Je vis le pays Maure
Dès le commencement ;
Je paſſai le Boſphore
Fort cavaliérement.
Sous la Zone Torride
Je me trouvai ſans guide
Entre deux matelots :
Perdant la tramontane,
Je danſai la pavane
Tout au milieu des flots.

Expert en pilotage,
Je me remets en mer ;
Je tends mâts & cordage,
Et commence à voguer.
Je fis ſi bon voyage,

Qu'au milieu de l'orage,
L'on me vit revenir
Deſſous la même toile
Qui me ſervit de voile,
Lorſqu'on me vit partir.

L'ASTRONOME DE VÉNUS.

AIR : *Liſon dormoit.*

3e. vol. No. 18.

LIVREZ-VOUS à l'aſtronomie,
Clairaut, La Caille & d'Alembert ;
Dans les beaux yeux de ma Sophie
Je vois toujours le ciel ouvert.
Parcourez la mer & la terre,
Du ſoleil cherchez le degré :
Dans mon réduit, tout à mon gré,
Je rencontre un double hémiſphere ;
Mais ce que j'obſerve le plus,
C'eſt le paſſage de Vénus.

Eſt-il beauté plus accomplie
Qu'Hébé, Vénus ? tiens, la voilà.
On voit ſur ſa gorge polie
Beauté par-ci, beauté par-là.

Sa taille eſt fine & légère :
Mais plus bas, plus bas alte-là!
On ne voit pas ci, on ne voit pas ça,
C'eſt la cachette de Cythère,
L'Amour jaloux défend ce lieu;
Un mortel y ſeroit un dieu.

LE BONHEUR
DE M. BESCHE.

AIR. No. 44.

QU'IL eſt heureux notre ami Beſche !
Ah ! qu'il poſsède un joli bien !
Moulin, four, preſſoir, chaſſe & pêche;
A ſon fief il ne manque rien.
C'eſt là que ce trop heureux Beſche,
Comblé des faveurs du deſtin,
Vit content, & bèche,
Bèche, bèche;
Vit content & bèche
Son jardin.

Sous deux charmans rochers d'albâtre,
Où l'Amour aiguiſe ſes traits,

Une butte en amphithéatre
Couronne un antre ſombre & frais :
C'eſt là que ce trop heureux Beſche,
Comblé, &c.

Une pompe, ſimple en ſtructure,
Dont l'amour conduit le travail,
Fait jaillir une ſource pure,
Dans une conque de corail.
C'eſt là que puiſe l'ami Beſche,
Pour arroſer ſoir & matin
Le terrain qu'il bèche,
Bèche, bèche,
Le terrain qu'il bèche
En ſon jardin.

Un galant boſquet de ſon ombre
Couvre un joli petit château,
Dont l'entrée eſt étroite & ſombre;
Mais l'Amour y tient ſon flambeau:
C'eſt là que ce trop heureux Beſche, &c.

Mais ce jardin où règne Flore,
Où brille la roſe & le lis,
On ne l'a vu produire encore
Que des fleurs, & jamais de fruits :
Redouble d'ardeur, ami Beſche,
Il faut que Pomone ait ſon tour;
Force coups de bèche,
Bèche, bèche,

Force coups de bèche,
Nuit & jour.

Je n'ai qu'ébauché la peinture
De ce joli petit château:
Que j'en ferois, d'après nature,
Un fidèle & charmant tableau!
Mais l'Amour ne permet qu'à Befche
L'accès de ce réduit divin;
Et lui feul en bèche,
Bèche, bèche,
Et lui feul en bèche
Le terrain.

DE BEAUMARCHAIS.

A M****

CAPITAINE DE VAISSEAU,

LE JOUR DE SON MARIAGE.

Air des Folies d'Efpagne. 1er. v. No. 88.

VOUS voilà donc, aimable capitaine,
Sur d'autres flots embarqué pour toujours;
Courez, volez où l'hymen vous entraîne,
Pour matelots vous aurez les amours.

Un bon vaiſſeau, ſous une bonne étoile,
Doit fendre l'air avec agilité.
Il faut d'abord qu'hymen enfle la voile,
Et donne au mât plus de ſolidité.

Dirigez-le vers l'iſle de Cythère;
La volupté vous prépare un ſéjour;
Et ſur ces eaux, par un vent ſalutaire,
Souvent on mouille à la rade d'Amour.

Plus d'un corſaire, armé dans ces parages,
Pour vous tromper, change de pavillons;
Mais le moyen d'empêcher leurs ravages,
Eſt de doubler le feu de vos canons.

Si quelquefois l'aquilon vous ballote,
Intéreſſez Vénus à votre ſort,
Que le plaiſir vous ſerve de pilote,
Et que l'amour vous mène dans le port.

Débarquez vîte, en voyageur habile,
Vous trouverez quelques lieux inconnus;
En viſitant les beautés de cette iſle,
N'oubliez pas la conque de Vénus.

LE MERCIER.

A UNE JOLIE BOULANGÈRE.

AIR. 2e. vol. N. 3.

GENTILLE Boulangère,
Qui, des dons de Cérès,
Sais, d'une main légère,
Nous faire du pain frais;
Des biens que tu nous livres
Peut-on se réjouir ?
Si ta main nous fait vivre,
Tes yeux nous font mourir.

De ta peau douce & fine
Qu'on aime la fraîcheur !
C'est la fleur de farine
Dans toute sa blancheur.
Qu'on aime la tournure
Des petits pains au lait,
Que la belle nature
A mis dans ton corset !

De tes pains, ma mignonne,
L'Amour a toujours faim :
Si tu ne les lui donne,
Permets-en le larcin.
Mais tu ne veux l'entendre,

Tu ris de ses hélas!
Quand on vend du pain tendre,
Pourquoi ne l'être pas?

D'une si bonne pâte
Ton cœur semble pêtri;
De mes maux, jeune Agathe,
Qu'il soit donc attendri.
Ne sois pas si sévère,
Écoute enfin l'Amour,
Et permets-lui, ma chère,
D'aller cuire à ton four.

M. L. D. D. N.

L'ÉLOGE DE ROBIN.

AIR 3e. vol. No. 33.

TOUJOURS, toujours; il est toujours le même:
Jamais Robin
Ne connut le chagrin.
Le tems noir ou serein,
Les jours gras, le carême,
Le matin, ou le soir,
Dites blanc, dites noir,
Toujours, toujours, il est toujours le même.

Il a pour lui cet air mâle qu'on aime:
L'œil en arrêt,
Ferme ſur le jarret,
Plus ſouple qu'un fleuret,
Des reins à la Dalêne,
Friſé, haut en couleur,
Et pour la belle humeur,
Toujours, toujours; il eſt toujours le même.

Sur mon tambour, brodant mieux que moi-même,
Veux-je un fleuron?
Jamais il ne dit non.
En plus d'une façon
Il ſait faire ſon thême:
S'il badine au feſton,
Quand il travaille au fond,
Toujours, toujours, &c.

Il n'eſt ici femme ou fille qui n'aime
Mon beau garçon,
Beau, c'eſt-à-dire, bon.
La dame du canton
En connoiſſeuſe l'aime:
Mon cœur n'eſt point jaloux,
Car, en rentrant chez nous,
Toujours, toujours, &c.

Pour en juger il faudroit être à même:
On n'a rien vu,
Quand on ne l'a pas vu.

Les filles de Jésus
Du pays d'Angoulême,
Ont plus d'un an vécu
Avec mon ſuperflu :
Toujours, toujours, &c.

Pour l'éprouver j'ai plus d'un ſtratagême :
Je vois ſouvenr
Qu'il vient le nez au vent:
J'affecte, en lui parlant,
Une froideur extrême;
Je change de propos;
Je lui tourne le dos;
Toujours, toujours, &c.

Robin, danſons le branle que tant j'aime :
Sans le preſſer,
Rob'n vient le danſer.
Robin, j'en veux danſer
Un ſecond, un troiſième;
Je veux recommencer;
Je ne veux plus ceſſer.
Toujours, toujours, &c.

Comment toujours, dit un grand monſieur blême !
On le croira,
Mais quand on le verra.
Nos ſœurs de l'opéra
Réſoudront le problême :
Meſſieurs, je n'en ſais rien;

Ce que je ſais fort bien,
Toujours, toujours, &c.

Hier au ſoir, viens, dit-il, que je t'aime!
Robin, hélas!
Cela ne ſe peut pas;
J'ai certain embarras...
—Par Dieu le beau ſyſtême!
Porte ton compliment
Au nouveau parlement:
Toujours, toujours, &c.

Enfin, un jour, voyons, dis-je en moi-même,
Par mon labeur,
Si j'en ferai vainqueur.
J'en arrachai le beur,
Le lait avec la crême:
Je lui tordis le bec,
Je le croyois à ſec;
Toujours, toujours, &c.

Sur moi Robin obtient le rang ſuprême:
C'eſt par mon choix
Qu'il m'a donné des loix.
C'eſt la leçon des rois;
Leur ſceptre ou diadême
Souvent briſe en leur main:
Mais celui de Robin,
Toujours, toujours, &c.

De Beaumarchais.

Sur le même air.

UNE fillette, en voyant Albanèſe,
Lui demanda
Un air de ſon caſtrat :
Mais il s'en excuſa,
Diſant : Belle Thérèſe,
Que peut un inſtrument
Sans accompagnement ?
Le mien n'eſt plus, le mien n'eſt plus le même.

LE PLUS JOLI PETIT BIEN DU VILLAGE.

AIR : *C'eſt le plus petit, mais le plus joli.* N°. 45.

ADIEU beautés, dont l'étalage
A ſéduit mes regards ſurpris ;
Je goûte les plaiſirs du ſage
Dans le plus humble des réduits,
C'eſt le plus petit,
Mais le plus joli ;

C'eſt le plus joli
Petit bien du village.

Ma Liſe n'a point votre uſage,
Ni votre jargon enchanteur ;
J'ai pourtant compris ſon langage,
Car il étoit celui du cœur.
C'eſt le plus petit, &c.

Mes regards, malgré le feuillage,
Ont erré ſur un double mont;
De la nature il eſt l'ouvrage,
Et le moins connu du canton.
C'eſt le plus petit, &c.

Le plus innocent badinage
M'a fait découvrir un vallon;
J'ai vu la fraîcheur du rivage
Et le velouté du gazon.
C'eſt le plus petit, &c.

L'amour s'eſt fait un hermitage
Dans le réduit le plus ſacré :
L'obſtacle irritoit mon courage;
Avec ce dieu j'y pénétrai.
C'eſt le plus petit, &c.

Je vis qu'elle ignoroit l'uſage
Du charmant petit bien qu'elle a:
Si j'y cauſai quelque dommage,

Le plaiſir l'en récompenſa.
C'eſt le plus petit, &c.

Que cet heureux apprentiſſage,
A mes yeux embellit Liſon!
Trouve-t-on le même avantage
Dans les grands châteaux du canton.
C'eſt le plus petit, &c.

DE SAUVIGNY.

LA BERGÈRE.

AIR: *C'eſt Geneviève dont le nom, &c.*

No. 46.

DANS de riches appartemens
On a vingt meubles différens;
Un ſeul m'eſt néceſſaire.
Mieux qu'avec un ſopha doré
Mon petit réduit eſt paré *Bis.*
D'une ſimple bergère.

L'étoffe en eſt de blanc ſatin;
Elle a de la fleur du matin
La fraîcheur printannière:
Le luſtre en eſt auſſi parfait

Que le jour même que j'ai fait *Bis.*
L'essai de ma bergère.

Dans ses contours bien arrondis,
Entre deux coussins rebondis
Mon bonheur se resserre ;
J'aime à m'y trouver à l'étroit ;
Et chaudement, quand il fait froid, *Bis.*
Je suis dans ma bergère.

Le jour, la nuit, sans embarras,
Joyeux, je goûte dans ses bras
Un repos salutaire ;
Avec délice je m'étends :
Ah ! quel plaisir quand je me sens *Bis.*
Au fond de ma bergère !

Je n'en sors qu'avec des regrets ;
Souvent j'y rentre, & j'y voudrois
Passer ma vie entière.
Elle charme tout connoisseur :
Mais c'est moi seul qui, par bonheur, *Bis.*
Me sers de ma bergère.

M. le Ch. de Boufflers.

LE BONNET DE LISE.

AIR : *Chantez, danſez, amuſez-vous, mais, &c.* 2e. vol. No. 38.

LISE montoit élégament
Un bonnet pour un jour de fête ;
Quand il fut fait, ſon jeune amant
Voulut le mettre ſur ſa tête ;
Le mit-il ? ne le mit-il pas ?
Voilà ce que je ne ſais pas.

Vous allez me le chiffonner,
Lui dit-elle, qu'allez-vous faire ?
Il s'amollit à le toucher ;
Vous me ferez mettre en colère.
La gaze ne ſe blanchit pas ;
Ah ! monſieur, ne le mettez pas.

Pourſuivant toujours ſon chemin,
L'amant faiſoit la ſourde oreille,
Et tenant le bonnet en main,
Juroit qu'il iroit à merveille.
Le mit-il ? ne le mit-il pas ?
Voilà ce que, je ne ſais pas.

Vous ne pourrez l'y maintenir,
Vous avez la tête trop forte ;

Ciel! vous allez me l'aggrandir;
Eſt-ce qu'on agit de la force?
Vous me mettrez dans l'embarras:
Ah! monſieur, ne le metrez pas.

La belle dit, en rougiſſant:
Je veux vous plaire en quelque choſe;
Examinez-le, j'y conſens,
Touchez la barbe & le fond-roſe:
Mais terminons là nos débats,
Et ſur-tout ne le mettez pas.

LA BERGÈRE
RECONNOISSANTE.

AIR: *Monſieur, en vérité, vous avez bien de la bonté.* No. 47.

DANS un bois je vis l'autre jour
Villageoiſe jolie,
Et qui me parut en amour
N'être pas aguerrie.
En l'abordant, ſur ſa beauté
Je vantai fort la jouvencelle:
Ah! me dit-elle,

Monſieur, en vérité,
Vous avez bien de la bonté.

Tes yeux, lui dis-je, mon enfant,
Ont pénétré mon ame ;
Je mourrai, ſi, dans cet inſtant,
Tu n'appaiſe ma flamme.
De l'un & de l'autre côté,
J'applique un baiſer à la belle:
Ah! me dit-elle, &c.

A ces mots la reconnoiſſant
Simple autant que charmante,
Je devins plus entreprenant,
Elle plus complaiſante.
Certes, m'écriai-je enchanté,
Cette gorge eſt d'une pucelle :
Ah ! me dit-elle, &c.

Ma main, au gré de mes deſirs,
Et conſtante & volage,
Sur un ſein fait pour les plaiſirs
Termine ſon voyage :
Que d'appas, dis-je tranſporté,
Ton joli cotillon recèle !
Ah! me dit-elle, &c.

Aſſeyons-nous ſur ce gazon,
Lui dis-je, mon aimable.
Fort bien : prends à préſent leçon

D'un

D'un jeu tout agréable.
Pouſſant à bour la liberté,
Je ne la trouvai point rebelle:
Ah! me dit-elle, &c.

Tous les deux, dans l'étroit ſéjour
Qu'habite le délice,
Nous préparions au dieu d'Amour,
Un ardent ſacrifice;
Quand ſon petit cœur agité,
Fit tourner ſa vive prunelle:
Ah! me dit-elle, &c.

Contens trois fois, nous nous quittons;
La belle s'en afflige.
Souvent je viens en ces cantons,
Conſole-toi, lui dis-je;
Demain, dans ce bois écarté,
Je te promets leçon nouvelle:
Ah! me dit-elle, &c.

GALLET.

LA DOUBLE SURPRISE.

AIR. No. 48.

LA trop innocente Colette,
Et le trop ſimple Colinet,

Sans penser à mal, sur l'herbette,
Folâtroient dans un verd bosquet :
Appercevant de la brunette,
Par hasard, le sein rondelet;
Eh! qu'est-ce que ceci, Colette,
Dit bien étonné Colinet?
Comm'v'là qu'est fait! *Bis.*

Voulant se défendre, Colette
Fit découvrir à Colinet,
D'une cuisse ferme & doucette,
L'échantillon blanc comme lait.
Portant une main indiscrette
Plus haut que ce nouvel objet....
Eh! qu'est-ce que ceci, Colette,
Dit émerveillé Colinet?
Comm'v'là qu'est fait! *Bis.*

Effet d'une vertu secrette!
Il s'arrête tout stupéfait,
Au lieu d'où l'Amour en cachette
Contre lui lance un malin trait;
Ce trait, pénétrant sa pochette,
En fait sortir son flageolet:
Eh! dit bien surprise Colette?
Qu'est-ce que ceci, Colinet!
Comme'v'là qu'est fait! *Bis.*

Nature ne fut pas muette,
Et mit Colin d'abord au fait;
Trois fois la belle satisfaite,

Le rend plus qu'elle satisfait.
Touchant, d'une main inquiette,
Le charme qu'elle méconnoît,
Eh! dit en soupirant Colette,
Qu'est-ce que cela, Colinet?
Comm'v'là qu'est fait! *Bis.*

Par le même.

L'HEUREUSE ÉPREUVE.

AIR. No. 49.

AUTREFOIS sur mon flageolet,
Joyeux faiseur de chansonnettes,
De Colin & de Colinet
J'ai célébré les amourettes :
Chantons encor ces amours là,
Pour voir un peu, seulement pour voir;
Chantons encor ces amours là
Pour voir un peu comment ça s'ra.

Il étoit savant en amour,
Elle étoit assez aguerrie;
Son berger la rencontre un jour
Sous une aubépine endormie:
Parbleu, dit-il, embrassons-la,
Pour voir un peu, &c.

Il la baiſe cinq ou ſix fois,
Sans que la belle ſe réveille ;
Voyant qu'un linge diſcourtois
Lui cache une double merveille,
Otons, dit-il, ce fichu là,
  Pour voir un peu, &c.

Sans ſuccès il y met la main ;
Faiſons-lui, dit-il, autre choſe :
Uſons, pour l'éveiller enfin,
D'un moyen qu'Amour nous propoſe :
De cette épine piquons-la,
  Pour voir un peu, &c.

Comme elle dort ! qui le croiroit !
Rien ne l'éveille ; eſt-il poſſible ?
Mais je connois certain endroit,
Par où la bergère eſt ſenſible :
Il faut toucher cet endroit-là,
  Pour voir un peu, &c.

Encor qu'elle ronflât bien haut,
La fineтre rioit ſous cape ;
Il croit, ſans doute, le nigaud,
Se diſoit-elle, qu'il m'attrape :
Dormons toujours ſur ce ton-là,
  Pour voir un peu, &c.

Pudeur chez les belles, ſouvent
Sait recourir au ſtratagême,

Et, ſous un ſommeil apparent,
Veut qu'on les attrape de même.
Amans, bruſquez ces momens-là,
Pour voir un peu, &c.

Par le même.

LE CURIEUX.

AIR. No. 50.

LA jeune Iris, dans un bocage,
Rebutoit le tendre Tircis;
Colas, au travers d'un feuillage,
Les regardoit d'un air ſurpris.
Le cœur ému de leur langage,
Morguenne, dit-il, voyons-ça:
Il l'attrap'ra, il l'attrap'ra.

Tircis découvrit, non ſans peine,
Un ſein fait pour charmer les yeux;
En ſe défendant, hors d'haleine,
Iris le fit voir encor mieux.
Colas, ſe frottant la bedaine,
Dit, approchons, & voyons ça:
Il l'attrap'ra. *Bis.*

Tircis, malgré la résistance
De la peu complaisante Iris,
Par une adroite violence,
Gagna le verger de Cypris.
Colas, avec concupiscence,
Dit, approchons, & voyons ça:
Il l'attrap'ra. *Bis.*

Enfin, lasse de se défendre,
Iris tomba sur le gazon;
Tircis, en amant vif & tendre,
Mit à profit l'occasion.
Colas, craignant de se méprendre,
Dit, approchons, & voyons ça:
Morgué l'y v'là. *Bis.*

Par le même.

LE SONGE RÉALISÉ.

AIR : *Que ne suis-je la fougère.*

1er. vol. N°. 12.

AU fond d'un bois solitaire,
Chloé rêvoit que Lycas
L'invitoit au doux mystère,
Et la pressoit dans ses bras.

Morphée, fermant fa paupière,
Ouvroit fon cœur au plaifir :
Chloé ceffe d'être fière ;
Chloé commence à jouir.

Lycas, plein de fa tendreffe,
Arrive en ce lieu charmant;
Il voit fa belle maîtreffe
Dans ce doux égarement:
D'abord fa bouche vermeille,
Reçoit fon premier tranfport;
Chloé foupire & s'éveille,
Mais le plaifir la rendort.

Trois fois l'heureux téméraire
Touche au comble du bonheur ;
Trois fois, d'un tendre falaire,
Chloé paya fon ardeur.
Comme une fleur fraîche éclofe,
Que careffe le zéphir,
Lycas, fur fon tein de rofe,
Voit le progrès du plaifir.

Hélas! n'eft-ce qu'un menfonge,
Dit-elle en ouvrant les yeux ?
Si mon bonheur n'eft qu'un fonge,
Le vrai plaifir n'eft qu'aux cieux :
Mais ma défaite eft réelle ;
C'eft Lycas, c'eft mon amant:

Ah ! voilà comment, dit-elle,
Le bien nous vient en dormant.
LE MARQUIS DE PEZAY.

LE SABOT.

AIR : *Faut attendre avec patience*.

2e. vol. No. 75.

COLIN me dit, un jour, Colette,
Mettant la main fur mon fabot,
Quand donc en as-tu fait l'emplette !
Ah ! ma bergère, ah ! qu'il eft beau!
Je veux, Colin, te fatisfaire;
A toi je ne refufe rien:
Ce fabot me vient de ma mère;
Et ce fabot fait tout mon bien. *Bis.*

Prête-le moi, dit-il, ma chère,
Je veux l'effayer un moment.
Non, Colin, ça ne peut fe faire,
Ton pied eft trop gros & trop grand.
N'importe, dit le téméraire,
C'eft à moi que mal en viendra;
Prête toujours, laiffe-moi faire,
Je te réponds qu'il entrera. *Bis.*

Sans me permettre de répondre,
De ſon pied il y met le bout;
Je m'oppoſe à ce qu'il l'enfonce,
Ah! Colin, lui dis-je, es-tu fou?
Sans m'entendre, il pouſſe, il repouſſe,
Et toujours entre plus avant:
Enfin il donne une ſecouſſe;
Ah! grands dieux! mon ſabot ſe fend.

Le croirez-vous? il fut bien aiſe,
Au lieu d'en avoir du chagrin,
Et mon ſabot, ne vous déplaiſe,
Depuis ce tems ſert à Colin:
Il le met ſur la coudrette,
Quelquefois ſur le vert gazon:
De quelque façon qu'il le mette,
Pour ſon pied mon ſabot eſt bon.

LE MANCHON,
PRÊTÉ ET GATÉ.

AIR. No. 51.

V'LA c'que c'eſt que d'être ſi bonne:
Un de ces matins qu'il geloit,
Dans la vigne à la grand'Simone

Maître Simon se morfondoit:
I'm'dit, v'nez çà, v'nez ça, mam'sel'Javotte;
Réchauffez-moi, car je grelotte...
Revenez-y, maître Simon:
Frotez-vous-y, j'vous prêt'rai mon manchon
Mignon;
J'vous prêt'rai mon manchon.

Réchauffez-moi, car je grelotte...
Par malheur j'avois mon manchon;
Vous m'direz qu'j'étois bien sotte
De l'prêter à maître Simon:
J'ai ce jour-là bien gagné ma journée!
Je n'm'en pus servir de l'année...
Revenez-y, maître Simon, &c.

Je n'm'en pus servir de l'année;
Car la main de maître Simon,
Que rien jamais n'avoit gênée,
N'y faisoit pas tant de façon;
Il en a tout chiffonné la fourure,
Et même élargi l'ouverture:
Revenez-y, maître Simon, &c.

Et même élargi l'ouverture:
Ce petit meuble si mignon
A quasi changé de figure;
C'étoit le plus p'tit d'la maison.
Il bouffe autant que celui de ma tante;

Voyez com'ça m'rend bien contente!
Revenez-y, maître Simon, &c.

LAUJON.

LE CORBILLON
DE FANCHON.

AIR. No. 52.

QU'UN autre accorde sa musette
Pour chanter Flore & les nymphes des bois,
Ou qu'il entonne la trompette
Pour célébrer le plus puissant des rois:
Moi, je vais chanter de Fanchon
Le joli petit
Le petit joli,
Le joli petit corbillon.

Fanchon, galante bouquetière,
D'une princesse efface les attraits;
Mais elle n'en est pas plus fière:
Et quand on vient marchander ses bouquets,
Elle expose aux yeux, sans façon,
Son joli petit, &c.

Quoique ce meuble soit fragile,
Fanchon, qui compte à peine quatorze ans,

Jusqu'à ce jour en fille habile,
A su, malgré les pièges des amans,
Conserver bien entier, dit-on,
Son joli petit, &c.

Ce n'est pas qu'elle soit farouche,
Du badinage elle connoît le fin;
On prend un baiser sur sa bouche,
Et même on peut folâtrer sur son sein:
Mais Fanchon est comme un dragon,
Pour peu qu'on manie son joli petit, &c.

Moi, pélerin de Cythérée,
Je béuirois cent fois le dieu d'Amour,
Si Fanchon, à ses traits livrée,
Pour mon bonheur consentoit quelque jour
De troquer contre mon bourdon
Son joli petit, &c.

LA MUETTE GUERIE.

AIR : *V'là c'que c'est d'être si bonne.* No. 51.

DANS un bosquet, près de Lisette,
Colin parloit de ses amours :
La belle faisant la muette,

Par ſigne approuvoit ſes diſcours.
Que dois-je, dit-il, penſer de ce geſte,
Si ton cœur ne me dit le reſte ?
Mais, mademoiſelle Louiſon,
Répondez donc !
Dites oui, ou non,
Comment trouvez-vous ça?
Suis-je bien là?
Comment trouvez-vous ça?

Dans ſon ſilence elle s'obſtine ;
Colin, pour la faire jaſer,
Sur la bouche de la mutine
Prend & reprend un doux baiſer.
Je ſens, dit-il, qu'il augmente ma flâme :
Mon feu paſſe-t-il dans ton ame?
Mais, mademoiſelle Louiſon, &c.

Ma foi, je n'y puis rien comprendre
Dit-il, en découvrant ſon ſein :
Quoi! faut-il, pour ſe faire entendre,
Promener là-deſſus ma main.
Je vois... je tiens... que mon ame eſt joyeuſe!
Quoi! tu n'es donc pas chatouilleuſe !
Mais, mademoiſelle Louiſon, &c.

Pas un mot, pas une parole,
Morbleu, dit-il, tu parleras :
Je ſuis preſſé, le tems s'envole ;
Soudain il la prend dans ſes bras,

Puis avec elle il tombe ſur l'herbette :
Hé bien! à qui tient-il, Liſette ?
Mais, mademoiſelle Louiſon, &c.

Liſe, d'un œil mourant & tendre,
De Colin imite l'ardeur,
Et, ſans ſonger à ſe défendre,
Souffre qu'il ſoit trois fois vainqueur.
Sens-tu, dit-il, ſens-tu comme je t'aime?
A préſent m'aimes-tu de même?
Mais, mademoiſelle Louiſon, &c.

Ah! fort bien, lui répond Liſette,
Laiſſant échapper un ſoupir,
Le deſir me rendoit muette,
Et je parle, grace au plaiſir.
Mais à préſent tu peux bien ſans obſtacle
M'interroger.... ah! quel miracle!
Quoi, mademoiſelle Louiſon,
Vous parlez donc!
Le tour eſt bon :
Vous parlerez demain
Avec Colin ;
Vous parlerez demain.

L'HEUREUSE RENCONTRE.

AIR : *De l'oiſeau qui t'a fait envie.*

1er. vol. No. 14.

QUI trouve aux bois belle endormie,
Doit profiter de ſon deſtin.
Je rends grace à mon bon génie,
J'eus ce bonheur là ce matin.
Je paſſois près d'une fontaine ;
L'Aurore à peine ouvroit les cieux:
Une beauté qu'on nomme Iſmène
Au jour naiſſant fermoit les yeux.

La beauté veille à ſa parure;
Iſmène en a le doux maintien:
Mais la pudeur, ſur la verdure,
En dormant, ne répond de rien.
L'auſtère & rigide décence
N'empêche pas l'air de ſouffler;
Et le jupon de l'innocence
Comme un autre peut s'envoler.

Ah! voici bien un autre orage,
Fait pour mettre Iſmène aux abois;
Zéphir, pour voiler ſon viſage,

De ſon jupon ſoudain fit choix.
Tout eſprit pénétrant découvre,
Que quand d'un tel voile on ſe ſert,
A l'inſtant que le front ſe couvre,
Autre choſe eſt à découvert.

Dieux! quel tableau! quel doux théatre!
Je veux être acteur à mon tour:
Je veux ſur cet autel d'albâtre
Offrir mon encens à l'Amour.
Ah! joli pied! charmant augure!
Tu plais, & n'es jamais trompeur:
Où l'épine eſt, la roſe eſt ſûre,
Et cette épine vaut la fleur.

Mais bientôt, moins diſcret encore,
Zéphir commence un autre jeu:
On lui dit qu'Iſmène étoit Flore,
Et l'on ſe fût trompé de peu.
Déeſſe, ſans ſe compromettre,
Auroit la jambe que voilà;
Plus d'une autre auroit peine à mettre
Tout ſon pied dans ce ſoulier-là

PORTRAIT
DE NANNETTE.

AIR. No. 53.

VOULEZ-VOUS que de Nannette
Je vous parle, mes enfans;
La petite eſt ſi drolette,
Ses appas ſont ſi friands;
C'eſt que je la baiſe,
C'eſt que je ſuis aiſe;
C'eſt que je ſuis, ma foi,
Plus content qu'un roi,

Nannette, ſans être belle,
A dans ſon minois lutin
Un tour qui vous enſorcelle;
Je ne ſais rien de plus fin.
Et quand je la baiſe, &c.

Sa bouche eſt comme une roſe
Que l'on voit s'épanouir;
Quand la mienne s'y repoſe,
Dieux! que je ſens de plaiſir!
Et quand je la baiſe, &c.

De ſa gorge rondelette
Rien n'égale la blancheur,
Et de tout ce qu'a Nannette
N'atteint la vive fraîcheur.
Et quand je la baiſe, &c.

Sous le voile du myſtère
Cachons ſes autres appas;
Amour dit qu'il faut les taire:
Mais qnand je ſuis dans ſes bras,
C'eſt que je la baiſe, &c.

Nannette reconnoiſſante
Me rend amour pour amour;
Souvent, d'un air qui m'enchante,
Dans mes bras elle a ſon tour:
C'eſt qu'elle me baiſe,
C'eſt que je la baiſe;
C'eſt que je ſuis, ma foi,
Plus content qu'un roi.

LE FAGOT.

AIR. 2e. vol. No. 64.

GUILLOT auprès de Guillemette,
Guillemette auprès de Guillot,

Grelottoient tous deux tête à tête,
Transis de froid, comme deux sots:
Mais l'Amour, qui de loin les guette,
Leur dit : vous êtes bien nigauds!
Pauvre Guillot, & Guillemette,
Que n'allumez-vous un fagot?

Vraiment, répondit Guillemette,
Je fournirai bien le fagot,
Mais il faudroit une allumette:
Tiens, la voilà, reprit Guillot,
C'est pour toi que je la tiens prête;
Tu peux t'en servir à gogo:
Je veux, ma belle Guillemette,
Je veux allumer ton fagot.

Ah! je la sens, comme elle est faite!
Elle pénètre mon fagot:
Quel plaisir pour ta Guillemette
Je crains qu'il finisse trop tôt:
Ah! je me pâme... achève... arrête....
Dieu des amours, reprends tes feux;
Mon ame à s'envoler s'apprête,
Guillot, reçois-en les adieux....

Ah! je sens que je ressuscite!
Quoi! tes sens seroient-ils glacés?
Une allumette! une autre, vîte!
Mes plaisirs sont-ils effacés?
Je ne retrouve que la cendre

De l'allumette de tantôt :
Quand on a froid doit-on s'attendre
A ne brûler qu'un ſeul fagot ?

L'Amour ſouffle ſur l'allumette
Du pauvre bon-homme Guillot ;
D'un fagot encor il fit fête ;
En brûla quatre ou peu s'en faut.
Que n'en brûlons-nous davantage,
Dit Guillemette à ſon Guillot ?
Non, non, dit-il, faut du ménage :
Tantôt Guillemette ; à tantôt.

LE CORBILLON.

AIR. No. 54.

DANS le monde tout a ſa place :
L'argent ſe met dans le creuſet ;
Au flacon le vin qui ſe met,
Se met enſuite dans la taſſe :
Belle, dans votre,
Qu'y met-on dans votre
Joli corbillon ?
Dans votre joli corbillon,
Qu'y met-on ?

Pour paroître aimable & gentille,
Le rouge se met sur le tein;
Le bouquet se met dans le sein;
On met sur le cou la mantille:
Belle, dans votre, &c.

Une ingénieuse coëffure
Se place dessus vos cheveux;
De rubans mille & mille nœuds
Se mettent dans votre parure:
Belle, dans votre, &c.

Ce joli sein, qui nous enchante,
S'emprisonne dans un corset;
Et votre petit pied se met
Dans sa mule riche & brillante:
Belle, dans votre, &c.

L'amour, qui dans vos yeux se niche,
Place dans nos cœurs le desir;
Et dans le vôtre, le plaisir:
Ainsi rien ne demeure en friche:
Belle, dans votre, &c.

LES BERGERS SATISFAITS.

AIR. N°. 55.

SUR l'herbette fleurie,
Au fond d'un jardinet,
Colinet & Julie
Se faifoient un bouquet,
Et autre chofe itou,
Que je n'oferois dire ;
Et autre chofe itou :
Je n'ofe dire tout.

En le faifant, la belle
Regardoit fon berger :
Donne-moi, lui dit-elle,
Un amoureux baifer ;
Et autre chofe itou, &c.

Il la prend, il la baife,
La jette fur le jonc ;
Et puis, tout à fon aife,
Il lui prend le menton,
Et autre chofe itou, &c.

LA RENCONTRE.

AIR, N°. 56.

L'AUTRE jour, à la promenade,
Je vis Fanchon avec tous ses attraits;
En la voyant, mon cœur malade
Se sentit percé de mille traits.
En la voyant.... (On parle.) « *Il faut*
» *avouer qu'il y a bien de la sympathie là-dedans.* »
En la voyant, mon cœur malade
Se sentit percé de mille traits.

Je m'approchai de la bergère,
Tout doucement, & lui tins ce discours:
Si vous vouliez, sur la fougère,
Être sensible à mon amour!
Si vous vouliez.... (« *Ah! mademoiselle,*
» *si vous vouliez, sur la fougère.*
Si vous vouliez sur la fougère, &c.

Oh! que nenni, monsieur, dit-elle,
Je vous connois, vous n'êtes qu'un trompeur:
Si je faisois moins la rebelle,
J'aurois bientôt perdu votre cœur.
Si je faisois.... (« *Hélas! je sais trop ce*
» *qu'il m'en a couté pour une pauvre petite fois*
» *que cela m'est arrivé.*
Si je faisois moins la rebelle, &c.

Ah! repris-je, mon adorable,
Rendez plus de justice à mon amour;
Si vous vouliez être traitable,
Je vous ferois demoiselle un jour.
Si vous vouliez.... (« *Tenez, mademoiselle,*
» *pas tant de complimens; voyez ce que vous*
» *avez à faire : voilà de quoi il retourne.*
Si vous vouliez être traitable, &c.

Ce compliment la fit sourire;
Je crus la voir sensible à mon tourment:
Je lui montrai que mon martyre
Avoit besoin de soulagement.
Je lui montrai.... (« *Elle fit un grand cri!*
» *la pauvre petite! jamais elle n'en avoit vu*
» *un pareil.*
Je lui montrai que mon martyre, &c.

Insensiblement la poulette
Se laissa conduire au fond d'un bosquet;
Là, je lui pris sa main blanchette,
Et je défis les nœuds du corset.
Là, je lui pris.... (*Elle eut beau faire le*
» *diable à quatre, dire que toutes ces façons*
» *ne lui convenoient pas, je fus toujours mon*
» *train.*
Là, je lui pris sa main blanchette, &c.

Ah, traître! ton attente est vaine;
Jamais tu ne triompheras de moi:
Ah!

Ah! tu me mets dans une peine
Qui me fait presque mourir d'effroi.
Ah! tu me mets.... (« *Ah! finis donc!*
» *prends bien garde: as-tu bien fermé la porte?*
Ah! tu me mets dans une peine, &c.

Malgré les cris de la bergère,
Je sus connoître l'heure du berger;
Et je lui fis sur la fougère
Six fois serment de ne point changer.
Et je lui fis.... (« *Tenez, demandez-lui*
» *plutôt; elle y étoit, la pauvre petite; elle*
» *n'est point menteuse, elle vous le dira.*
Et je lui fis sur la fougère
Six fois serment de ne point changer.

LES COUPLES ASSORTIS

AIR: *La bonne aventure, ô gai,*

3e. vol. No. 35.

JE guêtois près d'un bosquet,
Colin & Nannette;
J'y vis aussi en secret,
Tircis & Lisette:

De joie ils étoient comblés
Qu'Amour les eût raſſemblés
Les uns près des autres, ô gai,
Les uns près des autres.

Ils quittèrent tout d'abord
Habits & parure,
Qui leur cachoient les tréſors
De dame nature.
A leurs yeux ſi ſatisfaits,
Je connus qu'ils étoient faits
Les uns pour les autres, ô gai, &c.

Ils ſe baiſoient tendrement
Ailleurs qu'au viſage;
J'admirois avidement
Leur doux badinage:
Mais, grands dieux! quel changement!
Les voilà dans le moment
Les uns ſur les autres, ô gai, &c.

Chacun, ſelon ſes deſirs,
Plus ou moins s'agite;
J'en entends quelques ſoupirs,
Quelques mots ſans ſuite:
Et ſi fort ils ſe tenoient,
Qu'on auroit dit qu'ils étoient
Les uns dans les autres, ô gai, &c.

De retour à la maiſon,
J'apperçus ma mère,

Au travers de la cloiſon,
Avec ſon compère,
Qui avec elle jouoit,
Comme les autres faiſoient,
Les uns ſur les autres, ô gai, &c.

Je courus incontinent
Chez notre voiſine;
Dedans ſon appartement
J'entre à la ſourdine:
Là, mon père, tout en feu,
Jouoit avec elle au jeu
Des uns ſur les autres, ô gai, &c.

La chatte avec le matou
Copioient ma mère;
Ma Barbette & mon Toutou
Imitoient mon père:
Par-tout où je regardois
Deux à deux je les voyois
Les uns ſur les autres, ô gai, &c.

LEÇONS

D'UNE MÈRE A SA FILLE.

AIR. No. 57.

LA VEILLE DES NÔCES.

VIENS, ma chère,
Écouter ta mère :
Je veux, mon enfant, t'enſeigner la manière
De bien faire
Toutes les façons
Qu'exigent d'amour les premières leçons.
Dans ta couche
Quand l'époux viendra,
Il te ſied d'être d'abord un peu farouche :
Aux efforts que ſa main tentera,
Tu dois dire : Ah ! monſieur, que faites-vous là ?
Puis enſuite,
Si ſon feu s'irrite,
Petit à petit on cède à ſa pourſuite ;
Il profite
Du moment heureux,
Et tu fais un cri qui comble tous ſes vœux.

LE LENDEMAIN DES NÔCES.

Viens, ma chère,
Conter à ta mère,
Si plus d'une fois tu fis, la nuit dernière,
. De Cythère
Le trajet charmant:
Avec un époux voyage-t-on gaiment?
—Ses careſſes
M'ont touché vraiment:
Il m'a fait ſix fois de grandes politeſſes.
—Quoi, ſix fois! ma fille; aſſurément,
Ton papa ne m'en a jamais fait autant.
Prends courage,
L'époux qui t'engage
A tout ce qu'il faut pour faire un bon ménage.
Sans partage
Jouis d'un tréſor
Qui dans ta maiſon ramène l'âge d'or.

LE BOUT DE L'AN.

Viens, ma chère,
Conter à ta mère
Comment eſt réglé ton petit ordinaire;
Sans myſtère,
Dis-moi: ton mari
Eſt-il à préſent toujours auſſi poli?—
—Ah, ma bonne, que de changement!

En un mois à peine un baiser il me donne.
—En un mois ! hélas ! la pauvre enfant !
Se peut-il qu'elle résiste à ce tourment ?
Sa manière
Doit bien te déplaire ;
Mais un sûr moyen pour te tirer d'affaire,
C'est de faire
Quelque bon ami !
Qui fasse oublier le crime du mari.

LA DEVOTE.

AIR : *Tout consiste dans la manière,*

3e. vol. No. 59.

LES combats de la jeune Hortense
Ont quelque chose d'amusant :
Vous la voyez, dans sa défense,
Accorder tout en refusant.
Sage & folle, cruelle & douce,
En ce moment,
Ma dévote attire & repousse
Son amant.

J'aime ses tendres négatives ;
Elles m'ont toujours réjoui :

Ce ſont autant d'affirmatives :
Un *non* dans ſa bouche eſt un *oui.*
Sage & folle, &c.

C'eſt la pudeur qui la tracaſſe ;
Mais l'amour la rend au deſir :
Elle s'indigne de l'audace ;
Mais l'audace lui fait plaiſir.
Sage & folle, &c.

Lui faites-vous voir quelque choſe,
Elle en détourne le regard ;
Pleure de dépit, puis elle oſe
Rire avec vous de cet écart.
Sage & folle, &c.

Enfin, après s'être rendue,
Elle me dit, avec fureur :
Monſtre ! c'eſt toi qui m'as perdue !
Mon ami ! tu fais mon bonheur.
Sage & folle, &c.

D. J....

LE SEXAGENAIRE
ET LA
FEMME DE SEIZE ANS.

AIR : *S'attend-on à cela d'un page?*

No. 4.

PARLEZ, monfieur, je vous écoute;
Vous ferez, j'efpère, éloquent:
Vous ferez fur-tout conféquent.
Mais je ne fais.... j'ai quelque doute...
Ah, ciel! quel pauvre homme eft-ce là?
Le Vieillard. Mon Hébé, ma Vénus, ma Flore,
Je vous aime, je vous adore....
L'Époufe. Mais eft-ce parler que cela?

Cela n'a pas de vraifemblance;
Je crois que votre cœur eft fourd:
Monfieur, vous reftez là tout court;
J'enrage d'un pareil filence.
Ah, ciel! quel pauvre homme, &c.

On dit autrement que l'on aime;
C'eft un fort; je le vois trop bien.

Si votre cœur comprend le mien,
Que ne s'exprime-t-il de même!
  Ah, ciel! &c.

Tenez, vous êtes trop modeste:
Qu'on souffre de vos procédés?
Pour prouver que vous m'entendez,
Faites-moi du moins quelque geste.
  Ah, ciel! &c.

Ah! tout sembloit me le prédire,
Vous avez l'organe fêlé:
Pour avoir jadis trop parlé,
Las! vous ne pouvez plus rien dire.
  Ah, ciel! &c.

Par le même.

LA PRÉSIDENTE.

AIR. No. 58.

SONGEZ-VOUS que je suis la veuve
        D'un président?
Votre amour, sans donner de preuve,
        Marche en avant.
Vous donnez dans la bourgeoisie,
Car vous avez le goût gâté;

Aux femmes de ma qualité
Il faut plus de cérémonie :
Ah ! je vous trouve, chevalier,
Singulier,
Mais fort ſingulier.

Dans mon cabinet de toilette
Un jour j'étois ;
Profondément ſur ma couchette
Je repoſois :
Je crois rêver que mon lit tremble...
Cela m'éveille, & je vous vois !
Vous deviez, pour entrer chez moi,
Vous faire annoncer, ce me ſemble ?
Ah ! je vous trouve, chevalier, &c.

J'allois vous prouver comme on traite
Un indiſcret,
Quand monſieur dans ma gorgerette
Place un bouquet !
Soudain l'audace m'effarouche,
Je ſuis prête à vous en payer,
Quand, pour m'empêcher de crier,
Monſieur me ferme la bouche.
Ah ! je vous trouve, &c.

Un autre plus fait que vous n'êtes
A s'excuſer,
Eût trouvé des moyens honnêtes
Pour m'appaiſer ;

Mais auſſitôt vous entamâtes
Le chapitre de vos amours :
Puis au premier point du diſcours...
Le dirai-je! vous demeurâtes.
Ah ! je vous trouve, &c.

Quand on entame une matière,
On la finit.
Vous perdez ſur mon ame altière
Votre crédit.
J'oubliois déjà votre audace :
Mais reſter court ! qui l'auroit cru ?
La concluſion auroit dû,
Sans doute, obtenir votre grace.
Ah ! je vous trouve, &c.

LA FAUSSE PRUDE.

AIR : *Jupin de grand matin.* N°. 30.

CE petit air badin,
Ce tranſport ſoudain
Marque un mauvais deſſein ;
Tout ce train
Me laſſe à la fin :
De deſſus mon ſein

Retirez cette main.
Que fait l'autre à mes pieds?
Vous essayez
De passer le genou!
Êtes-vous fou?
Voulez-vous bien finir,
Et vous tenir?
Il arrivera, monsieur,
Un malheur.
Mais quoi! j'ai beau prier!
Je vais crier!
Tout me manque à la fois,
Et force & voix:
En entrant, avez-vous
Tiré du moins sur nous
Les verroux?

PIRON.

MES QUINZE PREMIÈRES *ANNÉES DANS LE MONDE.*

AIR : *Toujours, il eſt toujours le même.*

3e. vol. No. 33.

VOUS le voulez : amis, il faut vous peindre
Chaque beauté,
Dont je fus enchanté :
Mais puis-je, en sûreté,
M'exprimer ſans rien feindre?
Vous m'aſſurez que oui,
Qu'on dit tout aujourd'hui.
Eh bien! eh bien! amis, je vais tout peindre.

Zélis cueillit la fleur de mon jeune âge :
Des traits piquans,
Propos inconſéquens;
Mais des yeux éloquens,
Dangereux pour un ſage:
Cet enſemble charmant
M'avoit fait ſon amant :
Zélis changea; moi, je devins volage.

Après Zélis, je me donnai Glycère :
Extrême en tout,

Elle me mit à bout :
Tout étoit de ſon goût,
Le curé, le vicaire :
Je voulois l'eſtimer ;
Ne pouvant que l'aimer,
Je déteſtai tous ſes talens de plaire.

Chloé paroît : pour elle je m'enflamme ;
Ah ! je croyois
L'adorer à jamais :
Déjà je me diſois,
Elle ſera ma femme :
Ridicule tranſport !
Mes amis, ce beau corps,
Ce corps céleſte étoit privé d'une ame.

Souvent Bacchus de lierre me couronne :
A ma Chloé
Succéda Pholoé,
Qui chantoit évohé,
Comme une autre Erigone :
Mais ſitôt que l'Amour
Vouloit avoir ſon tour,
Elle bâilloit, en montant ſur ſon trône.

Une Bernoiſe, on la nommoit Glarices,
Me fit beau jeu ;
Comme un ſot, je pris feu :
Mais cela dura peu ;

Je connus ſes malices:
Je quittai ſes appas;
Car je ne voulois pas
Miſtifier les treize cantons ſuiſſes.

Loin de la cour, je courus au village;
Je vis deux ſœurs,
Dont on vantoit les mœurs:
De régner ſur leurs cœurs
J'eus le foible avantage:
On cria, mais en vain;
Je demeurai certain
Qu'on n'étoit pas à ſon apprentiſſage.

D'une Baucis, à l'œil plein de luxure,
Je fus tenté,
Par ſingularité:
J'eus lieu d'être flatté
D'avoir vaincu nature;
Mais, crainte de danger,
Je voulus déloger:
A chaque inſtant peut cheoir vieille maſure.

La ſimple Agnès ne fit point l'inhumaine;
Les ris, les jeux
Formèrent nos beaux nœuds
J'eus le deſtin des dieux,
La première ſemaine;
Deux ou trois jours après,

Je m'ennuyai d'Agnès,
Las d'être heureux, ou de l'être ſans peine.

Qu'il fallut d'art pour ſéduire Julie!
Feinte candeur,
Maſque de la pudeur :
De la plus ſainte ardeur
Je la croyois remplie.
Tout ſon être excité
N'étoit que volupté :
Fort chérement je payai ma folie.

A l'opéra, je traitai d'une affaire ;
On me fit voir
La folâtre Niſſoir.
Elle eſt, dans un boudoir,
Chère au dieu de Cythère:
Mais ſans ombre d'eſprit ;
Son langage guérit
De tous les maux que ſes yeux peuvent faire.

La vive Eglé, mépriſant le vulgaire,
Publiquement
Me traita comme amant.
Rompons, dis-je, au moment:
Moi, j'aime avec myſtère ;
Ardent ſous mes rideaux,
Mais ſage en mes propos:
Qui brave tout, n'a point droit de me plaire.

Ah! qu'en amour un bel eſprit femelle
Eſt ennuyeux!
Sophiſte ingénieux,
Liſe diſſerte au mieux,
Nul ne parle comme elle :
Petit monſtre pédant,
Liſe perd cependant
Les droits qu'au cœur doit avoir une belle.

Au bal, un ſoir, par l'aimable Fonroſe,
Comme un marquis,
D'amour je fus requis.
Avec quel art exquis,
Dieux! elle fait la choſe!
Mais toujours demandant,
Moi, toujours accordant:
Enfin, nature au jeu mit une pauſe.

La belle Iris, d'une bêtiſe extrême,
A ſon miroir
Eſt du matin au ſoir :
Le plaiſir de s'y voir,
Fait ſon bonheur ſuprême.
Hélas! pour mon malheur,
Je lui donnai mon cœur.
La froide Iris n'aimoit rien qu'elle-même.

D'une coquette aiſément on ſe laſſe;
Un bon Anglois

Comme je le voulois,
Se prend dans ses filets :
Milord m'en débarrasse.
J'allois quitter l'Amour,
Et le fuir sans retour...
Je vis Annette : à l'Amour je fis grace.

Adieu Zélis, Agnès, Eglé, Julie,
Adieu Chloé,
Laure, Iris, Dorothée :
De Nannette enchanté,
Je l'aime pour la vie.
Ah ! d'un destin si doux
Que les dieux soient jaloux,
Et qu'à jamais ils me portent envie !

MÉRARD DE ST. JUST.

LE CALCUL.

AIR : *Toujours seule, disoit Nina*,

2e. vol. No. 68.

LES raisons que les étourdis
Contoient jadis aux femmes,
Montoient au moins à neuf ou dix,

Souvent à plus, Mesdames.
Ces beaux complimens d'autrefois,
Aujourd'hui font réduits à trois.
A deux, ou un ;
Je fais quelqu'un
Qui rend encor ce calcul
Nul.

L'AMOUR APOTHICAIRE.

AIR. 1er. vol. No. 27.

POUR fléchir une nonne auftère,
Le malin petit amour
Ayant deffein, un jour,
D'ufer d'un nouveau détour,
Prit l'habit d'un apothicaire ;
En feringue, après cela,
Son carquois qu'il toucha
Se changea.

La nonne, en couvrant fon derrière,
Dit : donnez-moi fagement
Ce benin lavement
Par le trou de ce drap blanc,
Dès qu'il entra,

D'abord elle s'écria :
Ah !
Prenez garde , il eſt bien là.
Mon Dieu ! je ne ſais où vous êtes :
Mais quelle agréable ardeur !
Je ſens que la chaleur
Me pénètre au fond du cœur.
Mon enfant, quel bien vous me faites!
Je me trouve beaucoup mieux :
L'effet eſt merveilleux;
J'en veux deux.

L'ÉTEIGNOIR.

AIR : *Pierre Bagnolet.* No. 59.

D'UN griſon, galant ridicule,
L'hiſtoire eſt plaiſante à ſavoir :
Il offroit à fille incrédule
Sa chandelle , & la faiſoit voir :
Sans s'émouvoir ,
Sans s'émouvoir ,
La follette tira ſa mule ,
Et la fit ſervir d'éteignoir.

Au lieu de venger cette injure,
Les Amours, à malice enclins,

Rioient entr'eux de l'aventure
Du doyen des amans blondins.
Ces dieux badins,
Ces dieux badins
Se disoient : vois-tu la coëffure
Qu'on a mise au dieu des jardins ?

COMMODITÉ
DES FIACRES.

AIR : *Fille qui voyage en France.* No. 60.

DANS un amoureux mystère,
Un fiacre est d'un grand secours.
Du voyage de Cythère
Il précipite le cours :
Chaque secousse
Fait avancer les amours,
Sans qu'on les pousse.

Près d'un bal, un fiacre habile
S'alla placer à propos.
L'Amour, trouvant cet asyle
Propre à cacher ses travaux,
Ouvrit sa bourse,

Et lui paya ſon repos
Plus que ſa courſe.

GRÉCOURT.

L'HIRONDELLE
DE CARÊME.

AIR. No. 61.

EN revenant de Saint-Denis,
Où l'on boit à grande meſure,
J'allois pour regagner Paris,
Un peu pouſſé de nourriture.
J'étois auſſi gai qu'un pinſon,
Chantant la mère Gaudichon:
Le vin m'avoit mis dans la tête
Tant ſoit peu d'amour malhonnête.

Je rencontrai, chemin faiſant,
Une jeune religieuſe;
Tein de lis, air intéreſſant,
Mon ame en devint amoureuſe.
J'approche d'elle poliment,
En lui faiſant un compliment:
Pourroit-on, perle des nonnettes,
Savoir de quel couvent vous êtes?

Je ſuis, mon honnête monſieur,
Une hirondelle de carême,
Me répondit-elle en douceur;
C'eſt pourquoi je ſuis un peu blême:
Suivant Saint-François, pauvreté,
Obéiſſance & chaſteté,
Sont trois grands vœux, & bien auſtères,
Que l'on fait dans nos monaſtères.

En propre nos couvens n'ont rien,
Et ne vivent que de l'aumône;
Vous voyez que tout notre bien
Conſiſte en ce que l'on nous donne.
Si vous avez la volonté
D'aider notre communauté,
Vous pouvez, monſieur, vous attendre
Qu'on priera Dieu de vous le rendre.

De vous, belle nonne, à coup sûr,
Aucun ne ſauroit ſe défendre;
Je trouverois le cœur bien dur
De qui pour vous ne l'auroit tendre;
Je ſens, ma ſœur, en vérité,
Que la plus grande charité,
Lorſqu'un pareil minois l'excite,
Pour le ciel a peu de mérite.

Je lui paſſe ſous le menton
Une main un peu libertine,
Qui, plus bas, comme à l'abandon,

Malgré l'obstacle s'achemine.
Elle se défend la nonnain,
Moitié figue & moitié raisin;
Voyez, dit-elle, enluminée,
Comme ma guimpe est chiffonnée.

Je me sentois en belle humeur,
Et les yeux ardens comme braise:
Parbleu, repris-je, au moins, ma sœur,
Vous permettrez que je vous baise:
—Nenni, ce seroit un péché.
—Bon! bon! nous le tiendrons caché.
Pour que le ciel vous le pardonne,
J'entends vous faire après, l'aumône.

Je l'embrasse, & dans le moment,
Pour en appaiser le reproche,
Je tire, tout en badinant,
Un petit écu de ma poche:
Je vous le pose sur mon nez,
Sur mon nez, oui: mais comprenez
Que, pour ménager la décence,
Je dis le nez par bienséance.

La nonne ayant bien apperçu,
Sans paroître fort en colère,
Sur quoi j'avois mis mon écu,
Me dit, d'un ton demi-févère:
Suivant l'institut du couvent,
Que j'ai rapporté ci-devant,

Ne

Ne pouvant manier l'efpèce,
Je ne puis prendre votre pièce.

La fœur, tout je ne fais comment,
Se laiffant cheoir fur la verdure,
Me fit deffous fon vêtement
Un tronc de plaifante nature.
Je l'admirois, mais à l'inftant
La nonne, me le préfentant,
Doucettement fe prit à dire,
Mettez dedans ma tire-lire.

Ma pièce entre donc noblement
Dedans le tronc de la nonnette,
Qui, la recevant galamment,
Parut en être fatisfaite.
Moi, j'en fus fatisfait auffi ;
Monfieur l'aumônier, grand merci,
Me dit-elle, d'un air modefte,
Faut-il vous rendre votre refte ?

Je la quitte & fuis mon chemin ;
M'applaudiffant de l'aventure :
Mais le matin du Jendemain
L'aumônier fit trifte figure.
Certain plat d'incommodité
Fut le prix de ma charité ;
Je me fouviendrai de l'aubaine,
Car j'en eus pour ma quarantaine.

GALLET.

LA GOUVERNANTE
DU PROCUREUR.

AIR : *Ecoutez l'aventure d'un pauvre villageois.* 2e. vol. N. 73.

JE suis la gouvernante
D'un homme de palais ;
Toujours il me tourmente
Et me fait des procès.
Il veut qu'à son chevet,
Le matin, s'il m'appelle,
J'aille, en simple corset,
Allumer sa chandelle.

Ensuite autre dispute ;
Il voudroit grossoyer,
J'apporte la minute,
Il jette le cahier :
Il l'emporte soudain,
Aussi malin qu'un chancre ;
Et, la plume à la main,
Il me barbouille d'encre.

La robe retroussée,
Tout prêt à s'naller,

Pour une œuvre preſſée,
Il me fait appeller:
Je viens ; le grapignac
Renvoie ſes deux nièces,
Et me demande un ſac
Pour y mettre ſes pièces.

Quand une heure eſt ſonnée,
Il revient de la cour ;
La ſoupe mitonnée
L'attend à ſon retour :
L'air un peu radouci,
D'un ton de chatte-mite,
Il me demande ſi
J'ai lavé ma marmite.

Ce propos me chagrine,
Je quitte le ſallon,
Et cours à la cuiſine
Prendre un trait de bouillon
Je rentre, & par oubli,
Tant j'ai l'ame égarée,
Je lui ſers mon bouilli
Sans offrir mon entrée.

Nouveau motif de guerre,
Autre ſujet de cris:
Il entend de ſon verre
Les fragiles débris :

C'eſt bon, dit-il, fort bien....
Continuez, courage:
Mais il ſaiſit le mien
Pour payer le dommage.

Il a pour habitude,
Un peu devant le ſoir,
De quitter ſon étude;
A l'office il vient voir:
Si je dois faire un rot
Des viandes qu'il décroche,
Je lui tends un gigot,
Et c'eſt lui qui l'embroche.

Quand la table eſt dreſſée,
Et le gigot ſervi,
D'une main empreſſée
Nous coupons à l'envi:
Lui, peur de ſe tromper,
S'empare de l'éclanche,
Et me donne à ſouper
Le petit bout du manche.

Lorſque ſa panſe eſt pleine,
S'il veut s'aller coucher,
Il faut que je l'y mène;
J'aurois beau me fâcher,
Sur ſon lit il ſe met:
Il faudroit, pour lui plaire,

Que celle qui l'a fait
Aidât à le défaire.

Ce n'eſt pas tout encore ;
Il faut journellement ,
De ce vieux que j'abhorre ,
Frotter l'appartement ;
Et , crainte du ſabbat ,
Tondre ſa griſe nuque ,
Repaſſer ſon rabbat
Et friſer ſa perruque.

Jamais ſur mes paupières
N'habite le ſommeil ;
Toutes les nuits entières
Il ſonne ſon réveil :
Sa maiſon eſt l'enfer ;
J'en ſortirois peut-être ,
Si ce n'étoit le clerc ,
Qui vaut mieux que ſon maître.

L'ÉVÊQUE
IN PARTIBUS.

AIR. N°. 62.

ÉTANT femme de chambre à Paris
Chez certaine dame de robe,
Qui trompoit le meilleur des maris,
J'entendis de la garderobe:
Ah, Chien!
Ah, monſeigneur! ah, chien!
Il n'en ſera rien,
Je vous dis; je vous dis qu'il n'en ſera rien.

Monſeigneur la preſſoit vivement,
Elle ſe défendoit de même;
Arrêtez, dit-elle, un moment!
Que vois-je! eſt-ce ainſi que l'on aime?
Ah, chien! &c.

Mais comment faut-il donc vous prier?
Ma patience eſt ſans égale:
Monſeigneur, je ne veux point crier,
Afin d'éviter le ſcandale.
Ah, chien! &c.

Hélas! ah! juſte crainte! hélas!
Que votre grandeur ſoit ſenſible!

Monseigneur, cela ne se peut pas....
Ah ! tenez.... vous êtes terrible !
Ah, chien, &c.

Alors je n'entendis rien de plus;
Mais je vis tout par une fente:
C'étoit un évêque *in partibus*,
Qui se démenoit comme trente.
Ah, chien !
Dis-je à mon tour, ah, chien !
N'aurai-je donc rien ?
Verrai-je donc tout, & n'aurai-je rien ?

L'évêque de la chambre sortant,
Vint galamment m'offrir sa bourse;
Mon minois lui parut charmant;
D'amour il épuisa la source.
Ah, chien !
Dis-je à mon tour, ah, chien !
Je n'en dirai rien,
Monseigneur, monseigneur, vous payez trop bien.

LA SERVANTE
IMPAYABLE.

AIR : *Quand vous entendrez le doux zéphir.* 1er. vol. No. 7.

UN bon curé
Ayant careffé
D'un peu trop près fa jolie fervante,
Fort prudemment
L'ayant renvoyée,
Une autre fe préfente.

Combien veux-tu?
—Monfieur, cent écus.
—C'eft trop, ma chère:
Que fais-tu faire?
—Monfieur, prefque rien.
—Cuifines-tu?
—Monfieur, pas trop bien:
Je ne tricote, ne cous, ni ne file.
—Mais mon enfant,
Pourquoi tant d'argent?
—Monfieur, je fuis ftérile.

LE COUVENT
DE MADAME PARIS.

AIR. N_0. 63.

LE couvent le plus doux de Paris
Eſt celui de madame Pâris:
On y voit fourmiller des novices,
Suivant la règle avec docilité,
Au prochain rendant plus de ſervices
Que les trois cents ſœurs de la Charité.

On n'a pas beſoin qu'un ſermonneur
S'égoſille à prêcher la ferveur :
Nuit & jour on y vaque à l'office;
Le caſuel eſt fort bien partagé,
Et voilà l unique bénéfice,
Toujours exempt des taxes du clergé.

Toute abbeſſe eſt un fâcheux tyran:
Celle-ci c'eſt la bonne maman:
Son troupeau l'éprouve ſi facile!
Mais une part demeure en faction;
L'autre va répandre par la ville
La bonne odeur de l'éducation.

L'étranger, comme le citoyen,
Le ſeigneur & l'obſcur plébéien,
Sont reçus chez ces hoſpitalières.
Dans le chapitre aucune émotion;
Et les ſœurs ainſi que les tourières
Laiſſent en paix la conſtitution.

D'un beau zèle un moliniſte épris
Fit querelle à madame Pâris :
Sur ſon nom il la crut janſéniſte ;
Mais il revint de ſes préventions,
Quand il vit que la maiſon ſubſiſte,
Sans fanatiſme & ſans convulſions.

La jeuneſſe à cet ordre fameux
Ne tient point par le lien des vœux;
Qu'un richard veuille en ſequeſtrer une,
L'avoir en propre, on va la lui lâcher ;
Elle tend les bras à la fortune,
Sauf à fêter quelquefois le cocher.

Jeunes gens, n'allez en ſtation
Qu'en prenant quelque précaution :
On vous offre un ſecours ſalutaire
Dans ces ſurtouts légers comme le vent.
Faute d'eux une ardeur téméraire
Vous pourroit bien engager trop avant.]

ROY.

LE JALOUX DUPÉ.

AIR, 2e. vol. No. 72.

IL étoit une femme,
Femme d'un vieux grigou,
Toujours fermant porte & verroux:
Quand il alloit en ville,
Pour plus de sûreté,
Il emportoit la clé — e.

Un jour la bonne dame
Si fort se courrouça,
Que d'un tour elle s'avisa:
Elle prit de la paille,
Ensuite la mouilla,
Puis après la brûla -a.

En voyant la fumée,
Au feu chacun cria;
Ensuite la garde arriva:
On enfonça la porte,
Et la belle soudain
S'enfuit chez le voisin —in.

Le voisin, dit l'histoire,
Dès longtems la lorgnoit,
Et la voisine le savoit:

Tandis qu'il la confole
De cet accident-là,
Notre jaloux entra—a.

Au chef cornes lui vinrent,
Tant il s'ébahiffoit
De tout ce qu'alors il voyoit;
Il en connut la caufe;
Mais, en homme difcret,
Il garda le tacet — et.

De gêner une époufe,
Tenez, c'eft l'avertir
De ne vous point faire mentir:
Croyez, s'il eft au monde
Une femme d'honneur,
En être poffeffeur — eur.

Maris, cette aventure
Vous donne une leçon;
Profitez-en, l'avis eft bon:
Quiconque au catalogue
Sa femme enregiftra,
Dit fon *meâ culpâ — â*.

LA VEUVE CONSOLÉE.

AIR : *Du curé de Pompone.* N°. 35.

MON premier époux étoit brun,
Je fus prise à ce piege ;
Souvent je me levois à jeun
D'avec ce facrilège ;
Et jamais le défunt
N'en fit qu'un :
Le bel époux de neige.

En feconde noce un bourgeois,
Que je crus un fatyre ,
Fut mon époux quatorze mois,
Et ne ceffa de dire :
L'ordinaire bourgeois
Eft de trois :
Jugez quel pauvre fire !

En troifième noce Tircis
Répara cette offenfe ;
Mes chagrins furent adoucis,
Mon cœur moins en fouffrance :
Il alloit jufqu'à fix,
Le Tircis :
Et je pris patience.

Après ces trois, je pris Mazet,
Le fermier de ma tante ;
De ſon feu même il m'embraſoit,
Avec beaucoup d'entente :
Il alloit juſqu'à ſept,
Le Mazet :
J'en fus aſſez contente.

Mon dernier eſt né ſans eſprit,
Et ſans une piſtole ;
Ne penſe point, il ſe nourrit ;
Son air lourd me déſole ;
Mais il va juſqu'à huit :
Chaque nuit :
C'eſt ce qui me conſole.

LA PETITE ENTRÉE.

Air : *Tout roule aujourd'hui dans le monde.* 1er. vol. No. 64.

Je vous obéirai, Climène ;
Oui, j'accepte votre dîner ;
Point de dépenſe folle & vaine ;
Vous avez ce qu'on peut donner :
A cette ſoupe bien dorée
Un bouilli ſuccède à l'inſtant ;

Joignez-y la petite entrée,
Et je ferai toujours content.

Le fracas & la bonne chère
Ne font cherchés que des gourmands;
Tant de mers ne me plaifent guère;
Un feul fuffit aux vrais amans:
Oui, la table la mieux parée
M'offre un ambigu fuperflu;
Ce n'eft que la petite entrée
Qui peut me ragoûter le plus.

L'autre jour j'allai chez Cephife,
Son jaloux venoit de fortir;
Auffitôt la nappe fut mife,
L'Amour prit foin de nous fervir:
De plaifir mon ame enivrée
M'excitoit à folichoner;
J'étois à la petite entrée,
Quand le mari vint à fonner.

LE TRICTRAC.

AIR. No. 64.

GALANS, je vais vous apprendre,
Sans livre & fans almanach,

Un jeu facile à comprendre,
Un nouveau jeu de trictrac.
D'abord, au gré de la chance,
Mettez vos dames à bas :
C'eſt par-là que l'on commence,
Sans quoi l'on ne caſe pas.

Quand on a ſu les abattre,
On les pouſſe peu à peu ;
Pour avoir de quoi combattre,
Il faut étendre ſon jeu :
Si votre partie adverſe
Craint & ne s'avance point,
Que votre ſavoir s'exerce
A battre vîte ſon coin.

C'eſt par le coin que l'on s'ouvre
L'entrée aux coups importans :
On pouſſe une dame, on couvre,
On s'avance, on met dedans.
Mais ne faites point d'école ;
N'oubliez pas de marquer :
Jamais on ne ſe conſole
D'être aſſez ſot pour manquer.

Pour faire de grands vacarmes,
N'ayez jamais le deſſous ;
Il faut amener des *Carmes*,
Car ils font les plus grands coups.
L'autre jour, grand Dieu ! quel charme !

Et quel plaiſir d'y ſonger !
Je vis prendre par un *Carme*
Cinq ou ſix trous ſans bouger.

Une fille jeune & vive
Ne peut modérer ſon jeu,
Ni quand un beau coup arrive,
Garder un certain milieu :
Elle pouſſe un peu trop vîte,
Et ſon jeu ſe ſerre trop,
On l'enfile tout de ſuite,
Et l'on court le grand galop.

Si, par heureuſe fortune,
En l'abſence d'un époux,
Vous jouez contre une brune,
Soyez bien sûr de vos coups :
Sur-tout point d'étourderie,
Et prenez bien votre jour ;
Car on manque la partie,
Souvent par *un Jean de retour.*

LE WISK.

AIR : *Ne v'la-t-il pas que j'aime.*

3e. vol. No. 25.

WISK aimable, jeu séduisant,
Tu charmes ma bergère :
Il faut tu que sois amusant,
On te joue à Cythère.

Ta marche est celle des amours,
Le secret t'environne ;
C'est le côté du cœur toujours
Qui dirige *la donne*.

Hymen peut te regarder noir
Par juste antipathie ;
Car, qui ne fait que son *devoir*,
Chez toi perd la partie.

Tes tableaux offrent à nos mœurs
Des traits philosophiques ;
Le hasard donne les *honneurs*,
Le savoir fait les *triques*.

De la retourne tout dépend :
Apprenons à nous taire ;

On tâte, on invite, on s'entend
Avec ſa *partenaire*,

Belles, pratiquez ma leçon,
Employez l'artifice ;
Moins on montre ſon *ſingleton*,
Plus il rend de ſervice.

Afin de plaire à votre ami,
Ayez quelque renonce ;
Au point de huit on fait un *cri*
Bien digne de réponſe.

Pour faire le *ſchelem* fameux,
Mettez chacun du vôtre ;
On n'obtient ce triomphe heureux,
Qu'en entrant l'un dans l'autre.

Êtes-vous malheureux ? *phaſez*,
De Paphos c'eſt l'uſage ;
Après le *Robe*, retirez :
Le bonheur eſt volage.

CANTIQUE
SUR SAINT ROCH.

AIR. No. 65.

APPROCHEZ tous, & que chacun écoute
Sur un vieux ſaint un cantique nouveau ;
Le ton badin conviendroit peu, ſans doute,
Pour un ſujet ſi pieux & ſi beau.
Sur un air tendre,
Faiſons entendre
Comme à Saint Roch
Le paradis fut *hoc*.

Ce fut d'un grand, gros, large & long village,
Que notre ſaint ſe trouva né natif ;
De quatorze ans à peine avoit-il l'âge,
Qu'à ſatanas il ſe montra rétif ;
Le diable inſiſte,
Le ſaint réſiſte :
Et le lutin
Y perdit ſon latin.

Un pauvre, un jour, lui demandant l'aumône,
Tranſi de froid, car il geloit alors,
Soudain ſaint Roch ſe dépouille & lui donne

Manteau, Culotte & veſte & juſtaucorps.
Puis à l'égliſe
Fut en chemiſe,
Dont le devant
Flottoit au gré du vent.

Il ſouffloit fort, & la biſe étoit froide;
Cette bonne œuvre alloit lui coûter cher;
Voilà ſaint Roch tout tranſi, quaſi roide,
Quoi qu'il fût dur du côté de la chair.
Mainte canaille,
Sotte marmaille
Le honniſſoit,
Et le vilipendoit.

Son cher papa le voyant de la ſorte,
A coups de canne accueille ce cher fils;
Saint Roch lui dit, le diable vous emporte!
Pour Dieu j'ai fait préſent de mes habits.
Ils ſont, je gage,
Peut-être en gage,
Dit le papa:
Mais nous allons voir ça.

Saint Roch, voyant qu'il étoit difficile
De vivre là comme doit un chrétien,
Prit le parti d'abandonner la ville,
Et dans les bois s'enfut avec ſon chien.
A leur ſubſtance
La providence

Prit bien le ſoin
De fournir au beſoin.

Saint Roch, voyant venir ſa dernière heure,
Dit de grand cœur ſon dernier *oremus*,
Et puis, adieu mon pauvre chien, demeure,
Car pour ton maître, il dit ſon *in manus*.
Exempt de blâme,
Il rendit l'ame,
En bon chrétien,
Dans les bras de ſon chien.

CANTIQUE
SUR SAINT HUBERT.

AIR, No. 66.

VENEZ, peuple chrétien,
Accourez tré-tous vîte :
D'un ſaint homme de bien
Admirez la conduite.
Stilà que je vous cite,
Dans mon petit concert
Avoit bien du mérite,
C'eſt monſieur ſaint Hubert.

Ce monſieur ſaint Hubert
Préſerve de la rage;

A ſtilà qui le ſert
Il flanque ſon ſuffrage.
Il eſt pire qu'un ange,
Qui voltige toujours;
Partant à ſa louange
Faut chanter z'un diſcours.

Une vieille guenon,
En prenant un clyſtère,
S'enfoncit le canon
Au fin fond du derrière:
Et ſaint Hubert enſuite
Priant z'avec ferveur,
Le canon prit la fuite,
Sans lui fair' de douleur.

Le feu dans un endroit
Prit à la cheminée;
Tout le monde, à bon droit,
Plaignoit ſa deſtinée:
Un chacun prend la fuite,
Et laiſſe la maiſon,
De ſaint Hubert enſuite
On chantit l'oraiſon.

Quand on eut bien chanté,
Sans en avoir envie,
Saint Hubert enchanté
Que ſi bien l'on le prie,
Le bon Dieu il réclame

D'ouvrir ſon réſervoir,
Tout auſſitôt la flamme
Leur ſouhaitit le bon ſoir.

Un chaſſeur qui chaſſoit,
En chaſſant à la chaſſe,
Tout en chaſſant, chaſſoit
Une vieille beccaſſe,
Le ſaint, rempli de zèle,
Courit après c't'oiſeau,
Et vous li coupe une aile
Avec ſon fier ciſeau.

A la place Maubert,
Un jour, une harangère,
De monſieur ſaint Hubert
Inſultit la bannière.
Pour punir cette infame,
L'on vit ſoudainement
Son chaudron plein de flamme
Griller tout ſon devant.

Un clerc de procureur,
Plus malin qu'un ſatyre,
De ce ſaint plein d'honneur
Un jour oſa médire:
Soudain, par un miracle,
Tout des plus évidens,
A ce démoniacle
Survint la rage aux dents.

CANTIQUE

CANTIQUE
SUR SAINT LOUIS.

AIR. No. 67.

OR écoutez, Louiſon le Brun,
Arrive un ſaint qui n'eſt pas du commun;
C'eſt votre patron, roi de France,
Qui vivoit en toute innocence.

Il n'avoit pas encor dix ans,
Qu'il aimoit Dieu plus que tous ſes parens;
Car il entendoit le dimanche
La meſſe avec ſa mère Blanche.

En danſant, il mettoit par fois
Dans ſes ſouliers, des coquilles de noix:
Mêlant au plaiſir la ſouffrance,
Il alloit au ciel en cadence.

Quoi qu'il fût délicat & beau,
Il mit ſouvent la haire ſur ſa peau;
Pour imiter ce ſaint apôtre,
Que mettez-vous deſſus la vôtre?

Un hôpital il établit,
Où ce bon roi trois cents aveugles mit;

Vous logeriez donc bien, fans doute,
Ce petit dieu qui n'y voit goute.

Un jour qu'il s'en alloit mourir,
Il fit un vœu, defirant de guérir;
C'étoit d'aller en terre fainte,
Et de rendre fa femme enceinte.

S'il n'avoit pas eu dix enfans,
De Marguerite, en moins de quatorze ans,
On vous l'eût mis au rang des vierges,
En paradis droit comme un cierge.

COUPLET A MADAME***

QUI S'APPELLOIT BARBE.

AIR : *De tous les capucins du monde.*

1er. vol. No. 45.

BARBE eſt là-haut que l'on honore,
Barbe eſt ici que l'on adore:
Barbe, d'en-haut, par ſes hélas!
Nous rend l'Éternel favorable.
J'aime bien mieux Barbe d'en-bas
Qui nous fait tous donner au diable.

LE CORDELIER.

AIR. No. 68.

UN cordelier d'une riche encolure,
Large de quarrure,
Fier de ſon pouvoir,
Prodigue du mouchoir;
Au coin d'un bois rencontra ſœur Julie:

Lui dit, je vous prie;
Çà, dépêchez-vous;
Desserrez les genoux.

C'est tems perdu, répondit la nonnette,
Mon affaire est faite;
Je fais mon devoir,
J'ai rendez-vous ce soir.
Avec qui donc, dit le moine en colère?
–C'est avec un frère,
L'honneur & l'appui
Des carmes d'aujourd'hui.

Frère Andouillard, c'est ainsi qu'on le nomme;
Dieu d'amour, quel homme!
Six fois, chaque jour,
Me fait ici sa cour.
Prétendez-vous être son acolyte?
Petit prosélite,
Allez loin de nous,
Quêter un rendez-vous.

Le cordelier, piqué de cet outrage,
Transporté de rage,
Lui dit tout en feu,
Nous allons voir beau jeu.
Vous ignorez, ou le diable m'emporte,
Le nom que je porte:
Frère Tapedru
Ne vous est pas connu,

C'eſt moi, morbleu : croyez-vous, à ma mine,
A cette poitrine,
Qu'un carme avec moi
Puiſſe avoir de l'emploi?
Je veux qu'ici votre amoureux athlète,
Baiſſant ſa jaquette,
Saiſi de reſpect,
Recule à mon aſpect.

En ce moment, comme une ombre craintive,
Dans la perſpective
Le carme parut;
Le cordelier courut :
Et, le tirant par le bras, lui dit : Frère,
Pas tant de myſtère!
Voyons qui des deux
Mérite d'être heureux.

Vous le ferez, lui répondit le carme,
Pas tant de vacarme,
Frère Tapedru
Andouillard eſt vaincu.
Je l'ai toujours reconnu pour mon maître...
Fuis donc, double traître,
S'écria la ſœur,
Je me livre au vainqueur.

Les yeux baiſſés, le cœur dans l'amertume,
Comme un coq ſans plume,

Le carme aux abois,
S'enfonce dans le bois.
Tandis qu'en paix, ſur le champ de bataille,
D'eſtoc & de taille,
Tapedru content
Triomphe à chaque inſtant.

Vous, dont le cœur, par d'invincibles charmes,
Tient ſi fort aux carmes,
Dans eux, croyez-moi,
N'ayez plus tant de foi.
Le carme (hélas! je le dis à ſa honte)
Comme un époux, compte;
Le cordelier va,
Et compte qui pourra.

HAGUENIER.

LE DUO D'OPÉRA.

AIR. No. 69.

MARGOT, ſur la brune,
En attendant fortune;
Margot, ſur la brune,
Rencontra père Anroux:
Bon ſoir, mon père;
Bon ſoir, ma chère,

De cette affaire
Parlerons-nous ?
Entrez, entrez, tout eſt à vous.

Montez, lui dit-elle :
Quoi ! monter ſans chandelle?
Montez, lui dit-elle,
Vous faites l'écolier !
—Monter me gêne,
C'eſt trop de peine ;
Allons, ma reine,
Cet eſcalier
Vaut un lit pour un cordelier.

Margot, jeune & vive,
Fut d'abord au qui vive ;
Margot, jeune & vive,
Auſſitôt ſe coucha. .
Grand Dieu, quel monſtre !
Quelle rencontre !
Armons-nous contre
Ce monſtre-là :
Que ferai-je de tout cela ?

Vainement l'on crie,
Dit le moine en furie ;
Vainement l'on crie,
Prends garde à celui-là.
Le moine pouſſe ;

On le repouſſe ;
On ſe trémouſſe :
Bref tant y a,
Que du monſtre elle triomphe.

Bon Dieu, quel martyre !
A peine je reſpire !
Bon Dieu, quel martyre !
Ah !-j'ai le diable au corps.
Eh quoi ! mignonne,
Cela t'étonne !
Là, ma pouponne,
Mets-le dehors....
—Hélas ! j'y fais tous mes efforts.

Aux cris de la fille,
Une vieille en guenille,
Aux cris de la fille
Accourut, & trouva,
Fille par terre,
Moine qui ſerre :
Eſt-ce une guerre
Que je vois là ?
Non, c'eſt un duo d'opéra.

Par le même.

LE MOINE GRIS.

AIR. N°. 70.

GENS de bien, prêtez ſilence,
Plaignez mon deſtin maudit,
Qui me fait aimer Hortenſe,
Qu'un moine en ſecret inſtruit.
Dieu vous garde du moine gris,
Biribi;
Dieu vous garde du moine!

Si par mon bien je la tente,
Par mon rang, par mon crédit;
Lui, plus modeſte, ne vante
Que ſon âge & ſon habit.
Dieu vous garde, &c.

Si je parle à la perfide,
L'amour me rend interdit;
Mais lui, d'un regard avide,
Accompagne ſon débit.
Dieu vous garde, &c.

Si je vole chez la belle,
Sitôt que l'Aurore luit,
Je trouve chez l'infidelle

Mon rival qui s'établit.
Dieu vous garde, &c.

A sa porte, en petit maître,
Si je fais le guet la nuit,
Je le vois par la fenêtre,
Qui, malgré moi, s'introduit.
Dieu vous garde, &c.

Si je cause à sa ruelle,
Il s'assit dessus son lit;
Et si je bois avec elle
Quatre coups, il en boit huit.
Dieu vous garde, &c.

PONDEVEL.

A UNE DEMOISELLE,

QUI RAILLOIT UN CAPUCIN SUR SA BARBE.

AIR. No. 71.

POURQUOI gronder la barbette
D'un bon père capucin?
Son menton, jeune Colette,
Est un peu votre cousin:

Une fille bien dîfcrette
Ne dir rien de fon voifin.

Vous n'en êtes pas moins belle,
Pour avoir un tel parent.
C'eft la tache originelle,
Que, dit-on, nous fit Adam.
Feriez-vous cette querelle
A la barbe d'un amant?

CHANSON GRIVOISE.

AIR. No. 72.

MONSIEU Champagne eft un garçon
Qui vous aim'un peu la fillette.
Il trouv'un jour man'fell'Simon,
Qu'a d'la vertu comme un démon:
Il glifs'la pièce à c'te poulette,
Qui vous répond zà mon dindon:
Monfieu Champagne,
Qu'eft qu'c'eft que j'magne,
R'portez vot' pièce à la maifon.

Sarpedié, dit-il, moi qu'eft r'tort,
Man'fell'v'là qu'vous m'rendez tout chofe;
J'vois ben qu'vous êt'un efprit fort;

Ça m'f'roit jurer comme un rat mort.
Mais v'là mon magot, j'vous l'propose,
Ell'vous répond zà c'doux propos :
Monsieu, tout chose,
R'pliez vot'chose ;
J'donn'pas tencor dans les magots.

Man'sell' du moins buvons tun coup ;
J'sais ben qu'man'sell'est d'sus sa bouche.
—Un coup, monsieu ? mais c'est beaucoup...
—Quoi ! vous m'gouaillez tencore un coup...
—Non, tant de persistanc'me touche ;
Champagn'mets-toi là, mon enfant :
Quoiqu'on soit brusque,
Ça n'va pas jusque
Zà refuser un coup zen passant.

Monsieu Champagn' tout éberloui,
De voir que man'sell' Simon trinque,
Avec un air tout réjoui ;
Ell'qui jamais n'avoit dit oui :
Il vous l'y en verse, & même si ben, que
Certain propos tà bout portant,
Si bien s'enfile
D'fil en aiguille,
Qu'man'sell'Simon n'fit plus que l'enfant.

LE PETIT ÉCOT
DE LA GRAND'PINTE.

AIR : *Vantez-vous-en.* N°. 73.

PAR un dimanch'qui zétoit fête,
Moi, qui cherchois tun tête à tête,
J'trouve aux Porch'rons tun bell'enfant;
C'étoit Jouflu, c'étoit Zav'nant:
Sarpedié, moi qu'aim'c'qu'eſt friand,
Et qui fais qu'il faut zêtre honnête,
J'vous li trouſſis tun compliment,
Vantez-vous-en.

J'lui fis voir clair dans ma tendreſſe;
J'vis qu'elle en rioit... v'là qu'je me redr'ſſe:
V'là qu'a m'fait mettre à ſon écot,
V'là qu'je m'réchauffe à ſon fagot:
Moi qui n'me mouch'pas d'l'œil d'un ſot,
J'vis qu'all'aimoit la politeſſe,
J'en mis tun peu plus en avant;
Vantez-vous-en.

Il prit zun ſoif à mon Aminte,
J'voulus que c'te ſoif fut zéteinte;
J'li verſe un coup... c'qu'eſt d'ſingulier,

A c'premier coup za s'fit prier.
Pardin'j'eus mon tour au dernier.
A'm'dit : mais j'fommes à la grand'pinte:
J'li dis : Je l'vois ben, mon enfant;
Vantez-vous-en.

Tout'fille qui fait la mitouche,
Que l'on ne diroit pas qui z'y touche:
Ça n'a pas d'faim zen commençant;
Puis l'appétit vient en mangeant.
Pardin', meffieux, profitez-en :
Croyez qu'tout ça zeft fus fa bouche.
Ça vous flamb'roit tout vot'vaillant;
Vantez-vous en.

L'INSTANT CRITIQUE.

Air de la marche du roi de Pruffe.

3e. vol. No. 37.

T'NEZ, monfieur Jolicœur,
J'vous aim'de tout mon cœur;
Mais j'crains votre air badin,
Comme du vnin :
C'eft qu'vous voulez m'endormir,
Pour que j'vous faffe du plaifir ;

Et j'vois déjà dans vos yeux
Que vous n'demandez pas mieux;
Oui, mais n'vous y attendez pas,
Car j'fuis dans un pauvre état.

Vous allez peut-être me d'mander
Queul état qu'j'ai ?
Dam'moi, c'que j'fai,
C'que j'vous répondrai ;
J'fais ben qu'j'avois le même embarras,
L'y a tun mois....
Ah! riez, oui, riez, allez : oui, riez;
C'eft ben gracieux d'être comm'ça!
J'voudrois qu'vous foyez dans ce cas là:

Laiffez donc ma gorge en repos;
Vous m'faites fuer fang & eau.
Quand j'vous dis, qu'c'eft inutil',
J'me r'veng'rai comme tous les mill';
Mais voyez comme le v'là
Y ôtez-vous donc d'comm'ça:
En agiffant dans c'goût-là,
Vous m'allez mett' dans d'biaux draps:
Voyez fi vous en s'rez ben plus gras...
Ah! monfieur, ne me perdez pas!

LE ROULIER,
RONDE GRIVOISE.

AIR. No. 74.

TOUT en menant ma charrette,
A moi l'per' pour vous m'ner ça:
Aye! hue! oh!
J'rencontre un'fille qui s'crotte,
Sus vot'refpect, jufqu'au cu.
Eh! diah! eh! diah! eh: diah!
Eh! tir'cader! tir'cadet! tire!
Faut qu'un roulier roule, roule,
Et toujours joyeufement.

J'pus pas voir crotter les charmes
De c'te belle petit'dondon:
Aye! hue! oh!
J'la montis dans ma voiture;
Ça m'gagnit fon amiquié:
Eh! diah! &c.

J'vous lui demand'comme ell'fe nomme,
(Comm'fait zun queuqu'un d'galand.)
Aye! hue! oh!
A m'répond: t'nez, j'crois qu'i gèle;

J'li dis : Je ne crois pas ça moi.
Eh ! diah ! &c.

La bell'fent queut'chos'qui craque,
A'm'dit : Vous allez m'varfer !
Aye ! hue ! oh !
En difant ça, v'la l'orgnière,
Où ce que j'glifs'jufqu'au moyeu.
Eh ! diah !
La bell' fit un cri d'merluche
Qui fit peur à mon cadet :
Aye ! hue ! oh !
J'vous r'mis ma dondon par terre,
Pour foulager l'bricolier.
Eh ! diah !

LAUJON.

AIR. Ier. vol. No. 37.

SI dans ton lit par aventure,
J'ai vu quelqu'accident fecret,
C'eft fans doute une égratignure,
Qu'Amour à fon temple aura fait.

COUPLETS DÉTACHÉS.

Air : *Le démon malicieux & fin.* N°. 75.

A Damon vous avez tout permis,
Pour l'hymen qu'il vous avoit promis ;
Mais, Iris, favez-vous la coutume ?
Avez-vous pu l'en croire à fon ferment?
Ceux qu'on fait fur un autel de plume
Sont auffitôt emportés par le vent.

Air des folies d'Efpagne. Ier. v. No. 88.

A Son amant un jour rêvoit Glycère ;
Valère arrive & la prend dans fes bras :
Elle s'éveille, & s'écrie : Ah ! Valère,
J'aurois gagé que je ne rêvois pas.

A UNE DAME

QUI DEMANDOIT UN COUPLET IMPROMPTU.

AIR : *Du haut en bas.* 3e. vol. No. 13.

En impromptu
Je n'ai rien chanté de ma vie
En impromptu;
Mais que vos yeux ont de vertu!
Ma foi! quand on eſt ſi jolie,
On mérite d'être ſervie
En impromptu.

SUR LE MÊME SUJET.

Air de Joconde. 1er. vol. No. 65.

Pour mon trop de retardement
Je vous demande grace;
Je ne fais pas facilement
De péchés au Parnaſſe:
Si vous demandiez un de ceux

Qu'on permet à Cythère,
Vous me verriez moins pareſſeux;
Belle iris, à le faire.

AIR : *Que ne ſuis - je la fougère.* 1er. vol.

No. 12.

Vous demandez, pour vous plaire,
Que je faſſe une chanſon:
Mais hélas! jeune bergère,
M'en paîrez vous la façon?
J'ignore la docte emphaſe
Qu'on vante au ſacré vallon;
Si vous étiez mon Pegaſe,
Je ſerois votre Apollon.

Sur le même air.

Vous n'exigez, pour vous plaire,
D'un berger qu'un ſeul couplet:
Mais pourroit-il vous déplaire,
Si pour vous il redoubloit?
Ah! ſi j'étois à ſa place
J'en ferois, ſans les compter,

Et vous demanderiez grace,
Pour m'empêcher de chanter.

AIR : *De l'oiseau qui t'a fait envie.*

1er. vol. No. 14.

FAISONS l'amour, faisons la guerre,
Ces deux métiers sont pleins d'attraits:
La guerre au monde est un peu chere,
L'amour en rembourse les frais.
Que l'ennemi, que la bergere
Soient tour-à-tour serrés de près ;
Quand on a dépeuplé la terre,
Il faut la repeupler après.

A UNE DAME,

QUI S'ÉTOIT TRAVESTIE EN HOMME.

AIR : *De tous les capucins.* 1er. vol. No. 45.

LORSQUE vous paroissez, Clitie,
En habit d'homme travestie,

Vous avez l'air ſi ſéducteur,
Qu'il n'en eſt point ſur ma parole,
Qui ne vous offrît de bon cœur
Ce qui vous manque pour ce rôle.

FLEURY.

Sur le même air.

QUE de vertus & que de graces !
Tel qui pourroit ſuivre vos traces,
Iroit tout droit dans ce ſaint lieu
De délices inexprimables :
Mais votre exemple mène à Dieu,
Et votre mine à tous les diables.

LATTAIGNANT.

AIR : *Où allez-vous, monſieur l'abbé.*

N°. 76.

MARS & l'Amour différemment
Tous deux combattent vaillamment :
Mars va tête baiſſée,
Eh bien !

L'Amour, tête levée;
Vous m'entendez bien.

Quand ils reviennent du combat,
Ils ont tous deux changé d'état:
Mars va tête levée,
Hé bien!
L'Amour tête baiffée;
Vous m'entendez bien.

SUR L'ENTRÉE

DE L'AMBASSADEUR TURC A PARIS EN 1740.

AIR. N°. 77.

ALLONS, ma commère, voir l'ambaffadeur;
De l'ifle de Cythère il eft le protecteur:
Il apporte des queues qui viennent du Levant;
Celles de nos maris font toutes du couchant.

AIR : *J'aime une ingrate beauté.*

1er. vol. No. 22.

MARGOT jetta, l'autre jour,
Un œillet dans ma chemiſe
Sur le terrain de l'Amour;
Mais elle fut bien ſurpriſe,
Lorſque ce dieu follet,
(Quelle métamorphoſe!)
Lui fit, au lieu d'œillet,
Prendre un bouton de roſe.

AIR : *Du haut en bas.* 3e. vol. No. 13.

DU haut en bas
Vous traitez vos amans, Climène,
Du haut en bas:
Pour moi, je ne m'en plaindrai pas:
Car j'aime aſſez qu'une inhumaine,
Quand je ſuis amoureux, me mène
Du haut en bas.

AIR. 2e. vol. No. 52

LE cœur d'une femme
Se tourne à tout vent :
Son amour l'enflamme
Et non ſon amant.
Ne comptez ſur elle,
Ni ſur ſes ſoupirs ;
Quand elle eſt fidelle,
C'eſt à ſes plaiſirs.

AIR : *Du cap de Bonne-Eſpérance.*

N°. 78.

QUAND Moïſe fit défenſe
D'aimer la femme d'autrui,
Il donna pour récompenſe
Deux femmes à chaque mari.
A préſent qu'on n'en a qu'une,
Blonde, quand on la veut brune,
Eh quoi ! n'eſt-il pas permis
D'aimer la femme d'autrui ?

AIR : *Où allez-vous, monsieur l'abbé.*

No. 76.

SATISFAITES tous vos desirs ;
Mais, au sein même des plaisirs,
Au nom de Dieu, Philinte,
Eh bien !
Retirez-vous de crainte...
Vous m'entendez bien.

AIR : *Tu croyois, en aimant Colette.*

Ier. vol. No. 37.

CROYEZ-VOUS, pour une foiblesse,
Mettre votre honneur au tombeau ?
Quand un amant a de l'adresse,
Ce n'est qu'un coup d'épée dans l'eau.

Sur le même air.

VOUS m'avez ravi mon ame,
N'en avez-vous point de remords?
Il faut me la rendre, madame,
Ou bien vous charger de mon corps.

Sur le même air.

DE tes enfans tu te crois père,
Colin, tu fais bien, ſelon moi:
Le mariage eſt un myſtère
Qui demande beaucoup de foi.

Sur le même air.

EN faiſant de toi l'analyſe,
Ah! que l'on découvre d'appas!
Ce que l'on voit, belle Céphiſe,
Répond de ce qu'on ne voit pas.

Air du prévôt des marchands. 1er.v. N. 5.

LA fille qui cauſe nos pleurs,
Eſt morte des pâles couleurs,
Au plus bel âge de ſa vie :
Pauvre fille, que je te plains
De mourir d'une maladie,
Dont il eſt tant de médecins.

AIR : *Philis demande ſon portrait*

1er. vol. No. 74.

LES chirurgiens ſont de grands ſots
De prétendre connoître
Tous les ſymptômes & les maux
Que l'Amour ſeul fait naître.
Dès qu'ils vous ont piqué le bras,
Ce dieu rit de leur peine,
Et leur dit : innocens, plus bas ;
Ce n'eſt point là la veine.

Sur le même air.

UN jour Climène, au mal d'enfant,
Crioit à pleine tête;
Et ſon mari, triſte & dolent,
Pleuroit comme une bête.
Tout beau, tout beau, ne pleurez pas,
Dit la fine Climène;
Car, par ma foi, vous n'êtes pas,
La cauſe de ma peine.

Sur le même air.

TU te plains, mon pauvre garçon,
De la fierté des belles:
Crois-moi, c'eſt toujours par façon
Que toutes ſont rebelles:
Quand, par d'inutiles efforts,
On s'oppoſe à ta flamme,
Il faut te venger ſur le corps
Des cruautés de l'ame.

AIR: *de tous les capucins du monde.*

1er. vol. No. 45.

AU dieu d'amour une pucelle
Offroit un jour une chandelle,
Pour en obtenir un amant:
Le dieu ſourit à ſa demande,
Et lui dit dit: belle, en attendant,
Servez-vous toujours de l'offrande.

AIR. No. 79.

AVEC une ſi belle main,
Que ſervent tant de charmes?
Que vous devez du dieu malin
Bien manier les armes!
Et quand cet enfant eſt chagrin,
Bien eſſuyer ſes larmes!

Sur le même air.

JE jure, tant que je vivrai,
De vous aimer, Silvie :
Parques, qui dans vos mains tenez
Le fil de notre vie,
Allongez, tant que vous pourrez,
Le mien, je vous en prie.

AIR : *Vous voulez me faire chanter.*

3e. vol. No. 3.

QUE pour Bacchus ou pour l'Amour
On faſſe une partie ;
Que ce ſoit de nuit ou de jour,
J'en ai d'abord envie :
J'ai toujours ſoif, j'aime ſans fin,
Rouge, blanc, brune & blonde :
Je voudrois boire tout le vin,
Et baiſer tout le monde.

Sur le même air.

QUE je paſſe de doux momens
Dedans mon voiſinage !
Selon l'eſprit, ſelon les gens,
Je change de langage.
Je ne vais point, en étourdi,
Faire éclater ma flamme ;
Je ſuis ſage avec les maris,
Et fou avec les femmes.

Air du prévôt des marchands. 1er. vol.
No. 5.

L'HONNEUR, dans un jeune tendron,
Eſt, morgué, ſans comparaiſon,
Comme un vin nouveau qui travaille ;
Si l'on ne lui baille un peu d'air,
Il fait éclater la futaille,
Et tout eſt au diable & ſe perd.

Sur le même air.

OBÉISSEZ à vos maris;
Saint Paul le dit, charmante Iris.
Si votre époux, dans ſa colère,
Vous diſoit, d'un air courroucé:
Ma femme, allez vous faire faire;
Charmante Iris, obéiſſez.

Sur le même air.

MALGRÉ Rome & ſes adhérens,
Ne comptons que ſix ſacremens:
Pour en admettre davantage,
Faut n'avoir pas le ſens commun;
Car pénitence & mariage,
Suivant mon avis, n'en ſont qu'un.

Sur le même air.

LE mariage eſt un melon
Qu'il faut goûter dans ſa ſaiſon:
Trop mur, il ne vaut pas le diable,
Trop verd, il ne vaut rien non plus;
Il faut un milieu convenable:
In medio jacet virtus.

AIR : *Et vogue la galère.* N. 80.

MA maîtreſſe eſt volage,
Mon rival eſt heureux:
S'il a ſon pucelage,
C'eſt qu'elle en avoit deux.
Et vogue la galère,
Tant qu'elle, tant qu'elle, tant qu'elle,
Et vogue la galère,
Tant qu'elle pourra voguer.

AIR : *Il faifoit noir.* 2e. vol. N. 53.

APRÈS le fouper fur fa chaife
Papa dormoit;
Sufette en reconduifant Blaife,
(Minuit fonnoit)
Laiffa tomber fa lampe à terre :
Qu'en dira-t-on ?
Neuf mois... & papa fut grand père;
Bonne leçon.
Papa dormoit,
minuit fonnoit;
Qu'en dira-t-on ?
B nne leçon.

AIR : *Tu croyois, en aimant Colette.*

Ier. vol. No. 37.

QUE ta voix divine me touche!
Et que je ferois fortuné,
Si je pouvois rendre à ta bouche
Le plaifir qu'elle m'a donné !

AIR : *Ma raiſon s'en va grand train.*
No. 81.

TOUS les amans de ce jour
Sont perfides en amour:
J'ai ſurpris le mien,
Ce vilain vaurien,
Avec une bergere ;
Il ne lui faiſoit encor rien,
Mais il alloit lui faire,
Le chien!
Mais il alloit lui faire.

AIR : *Que ne ſuis-je la fougère.*
Ier. vol. No. 12.

LES vents baiſent les nuages ;
Les zéphirs baiſent les fleurs ;
Les eaux baiſent les rivages ;
Les amours baiſent les cœurs :
Tout baiſe dans la nature ;
Que n'en faiſons nous autant!
Baiſons nous donc ſans meſure,
Et nos cœurs feront contens.

AIR. N°, 82.

IL étoit un pauvre homme,
Dans ſa pauvre maiſon,
Baiſant ſa pauvre femme
D'une pauvre façon;
Deſſus ſon pauvre lit,
Avec ſon pauvre outil
Lui fit un pauvre enfant,
Qui vécut pauvrement.

AIR. N°. 83.

EN jouant au piquet,
Ma Philis me diſoit:
Je me ſens toute en feu,
De me voir ſi beau jeu;
Mais que me ſert, hélas!
Que j'écarte ſi bien,
Si dans ce que je porte,
Il n'entre jamais rien.

AIR : *Du haut en bas*. 3e. vol. No. 13.

AU dieu d'Amour,
Pour mieux confacrer mon ivreffe
Au dieu d'Amour,
Iris, paie-moi de retour :
Pour t'affurer de ma tendreffe,
Touche cet autel que je dreffe
Au dieu d'Amour.

AIR. No. 84.

BELLE, qu'avez-vous fous votre corfet
Qui fe lève, qui fe hauffe, qui fe baiffe?
Je crois que ce font des foufflets
Pour allumer la braife.

PORTRAIT DU DIABLE.

Air des pélerins de Saint-Jacques.
1er. vol. N°. 63.

IL a la peau d'un rot qui brûle,
Le front cornu,
Le nez fait comme une virgule,
Le pied fourchu,
Le fuseau dont filoit Hercule
Noir & tordu,
Et pour comble de ridicule,
La queue au cu.

PIRON.

AIR. N°. 85.

JEAN demandoit à sa voisine
Où il placeroit son moulin *Bis.*
La voisine,
D'une humeur badine,
Répondit à son voisin :
Si tu veux qu'il n'y manque rien,
Entre mes jambes il sera bien
Car si l'eau manque par devant,
Par derrière il aura du vent.

FIN.

TABLE
ALPHABÉTIQUE
DES CHANSONS
Contenues dans le Tome IV.

A

ADIEU, beautés, dont l'étalage. *Page* 114
A Damon vous avez tout permis. 210
Allons, ma commère, voir l'ambaſſadeur. 215
Approchez tous, & que chacun écoute. 188
Après le ſouper, ſur ſa chaiſe. 227
A ſon amant, un jour, rêvoit Glycère. 210
A ton ſerviteur la Roſe. 47
Au dieu d'amour. 230
Au dieu d'amour une pucelle. 222
Au fond d'un bois ſolitaire. 126
Au rendez-vous. 25
Autrefois ſur mon flageolet. 123
Avec une ſi belle main. 222

B

BARBE eſt là-haut que l'on honore. 195
Belle, qu'avez-vous ſous votre corſet. 230

C

CE moucboir, belle Raimonde. Page 46
Ce petit air badin. 155
C'eſt la fille à ma tante. 41
C'eſt approchant comm'ça. 54
Chanſonniers, mes confrères. 9
Colin me dit, un jour, Colette. 128
Comteſſe, allons! plus de défaite. 22
Croyez-vous pour une foibleſſe. 218
Cupidon s'eſt fait maréchal. 95

D

DANS de riches appartemens. 116
Dans le monde tout a ſa place. 140
Dans le ſiècle où nous ſommes. 30
Dans un bois je vis, l'autre jour. 119
Dans un boſquet, près de Liſette. 132
Dans un amoureux myſtère. 165
De tes enfans tu te crois père. 219
Dieu merci, me voilà tiré. 52
D'une amante fidelle. 77
Du haut en bas. 216
D'un griſon, galant ridicule. 164

E

ECOUTEZ une hiſtoire. 90
En faiſant de toi l'analyſe. 219

En impromptu. Page 211
En jouant au piquet. 229
En revenant de Saint-Denis. 166
Enfeignez-moi qui l'a. 65
Etant femme de chambre à Paris. 174

F

FAISONS l'amour, faifons la guerre. 213

G

GALANS, je vais vous apprendre. 183
Gens de bien, prêtez filence. 201
Gentille Boulangère. 109
Guillot auprès de Guillemette. 138

H

HIER matin, en m'éveillant. 48

I

IL a la peau d'un rôt qui brûle. 231
Il étoit un pauvre homme. 229
Il étoit une femme. 179
Il eft un Anglois à Paris. 76
Il faut s'aimer toujours. 82
Il me falloit faire une fin. 161

J

JADIS à table, entre les pots. *Page* 3
J'ai la marotte. 15
J'ai fait, pendant cette nuit. 39
Jamais l'aimable Narciſſe. 99
Jean demandoit à ſa voiſine. 231
Je guêtois près d'un boſquet. 145
Je jure, tant que je vivrai. 223
J'étois aſſis derrière une haie. 23
Je ne croyois pas poſſible. 29
Je ne ſerois pas la plus forte. 35
Je ſuis la gouvernante. 170
Je vous aime & vous m'eſtimez. 26
Je vous obéirai, Climène. 182
Jour de plaiſir, jour de douleur. 50
Jupiter, un jour en fureur. 86

L

L'ABBÉ, ſi je ne me rends pas. 56
La jeune Iris, dans un bocage. 125
La fille qui cauſe nos pleurs. 220
La trop innocente Colette. 121
L'autre jour, Blaiſe m'embraſſa. 72
L'autre jour, à la promenade. 143
Le cœur d'une femme. 217
Le couvent le plus doux de Paris. 177
Le mariage eſt un melon. 226
Le propre jour de St. Simon. 74

Le punch & le vin que j'ai pris. *Page* 12
Les chirurgiens font de grands fots. 220
Les combats de la jeune Hortenfe. 150
Les raifons que les étourdis. 162
Les vents baifent les nuages. 228
L'honneur dans un jeune tendron. 224
L'hypocrite Babet. 64
Life montoit élégamment. 118
Livrez-vous à l'aftronomie. 104
Lorfque vous paroiffez, Clitie. 213

M

MA maîtreffe eft volage. 226
Malgré Rome & fes adhérens. 225
Margot jetta, l'autre jour. 216
Margot fur la brune. 198
Mars & l'Amour différemment. 214
Mars, trouvant Vénus à Paphos. 93
Moi qui jadis eus la gloire. 96
Mon amour en vaut la peine. 44
Mon mur eft le mur mitoyen. 63
Mon premier époux étoit brun. 181
Monfieu Champagne eft un garçon. 203
Mon vieil ami, tu m'as adreffé. 6

N

NE te conduis point par autrui. 1
Nous n'aimons pas en ces lieux. 2

O

OBÉISSEZ à vos maris. Page 225
Or écoutez, Louifon le Brun. 193

P

PARLEZ d'amour à Médor. 84
Parlez, monfieur, je vous écoute. 152
Par un dimanche que c'étoit fête. 205
Pour mon trop de retardement. 211
Pour fléchir une nonne auftère. 163
Pourquoi gronder la Barbette. 202
Pour Sémèle & Jupiter. 79

Q

QUAND Moïfe fit défenfe. 217
Que de vertus & que de graces. 214
Que devient, me difoit Duras. 58
Que je paffe de doux momens. 224
Que pour Bacchus ou pour l'Amour. 223
Que ta voix divine me touche. 227
Qu'il eft charmant. 48
Qu'il eft heureux notre ami Befche! 105
Qui trouve aux bois belle endormie. 135
Que'que chofe qu'on faffe. 79
Qu'un autre accorde fa mufette. 131

R

RIEN, père Cyprien. 61

S

S'ATTEND-ON à cela d'un page? 19
Satisfaites tous vos desirs. 218
Si dans ton lit par aventure. 208
Songez-vous que je suis la veuve. 153
Sortez, il faut que je m'habille. 31
Sur l'abbesse d'ici contre. 60
Sur l'herbette fleurie. 142
Sur toute la nature. 68

T

TENEZ, disoit l'ardent Philène. 35
Tenez, monsieur Joconde. 33
T'nez, monsieu Jolicœur. 206
Toujours, toujours; il est toujours le même. 110
Tous les amans de ce jour. 228
Tout en menant ma charrette. 208
Tu te plains, mon pauvre garçon. 221

U

UN bon curé. 176
Un cordelier d'une riche encolure. 195

Un homme de votre condition. 20
Un jour Climène au mal d'enfant. 221
Un jour, heureux pilote. 102
Un ſoir revenoit Cadet. 42
Une fillette en voyant Albanèſe. 114

V

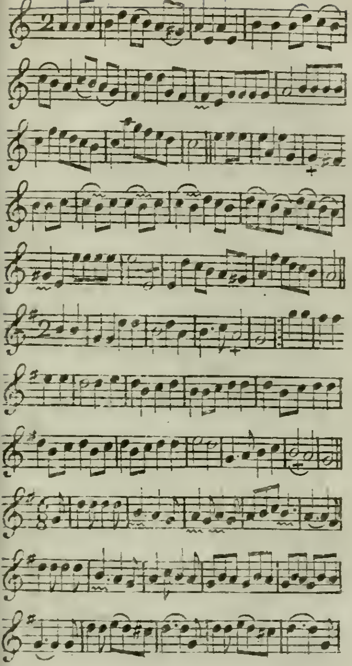
VENEZ, peuple chrétien. 190
Vénus, apprenant que l'Amour. 87
Viens, ma chère. 148
V'là c'que c'eſt que d'être ſi bonne. 129
Vous demandez, pour vous plaire. 212
Vous le voulez, amis, il faut vous peindre. 157
Voulez-vous que de Nannette. 137
Vous m'avez ravi mon ame. 219
Vous n'exigez, pour vous plaire. 212
Vous ne ſavez pas aimer. 38
Vous voilà donc, aimable capitaine. 107

W

WISK, aimable jeu ſéduiſant. 186

Fin de la Table.

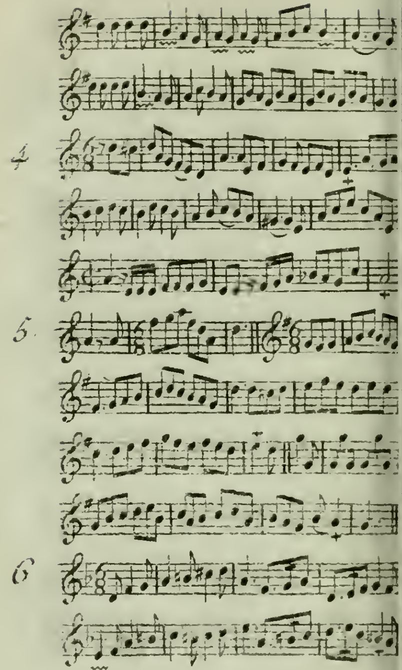
I.



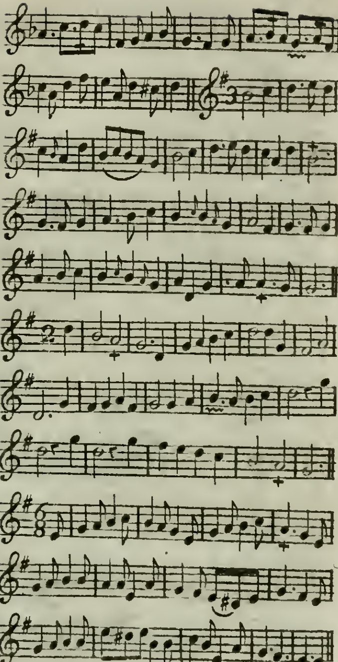
1

2

3


4
5.
6

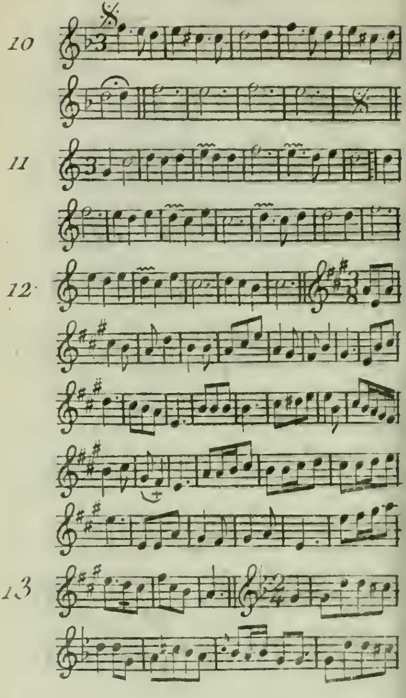
III.



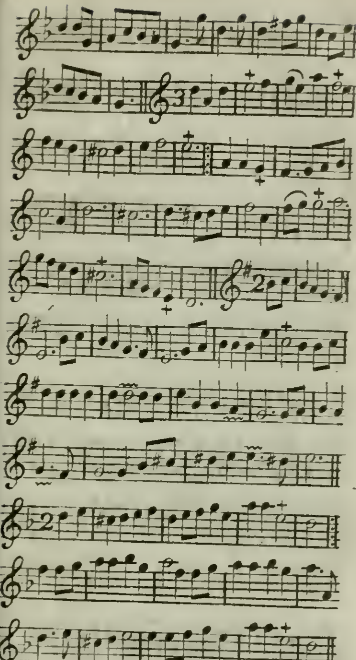
7

8

9


10
11
12
13

V.



14

15

16

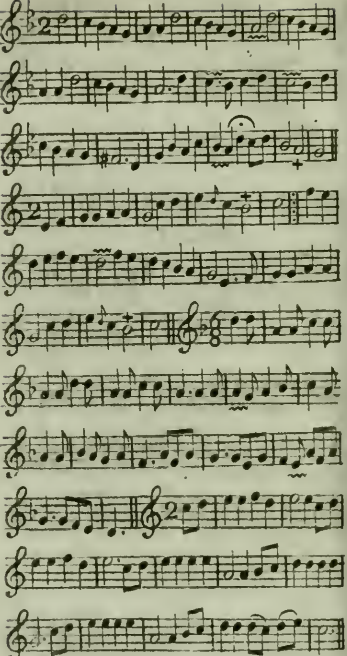
VI.

17

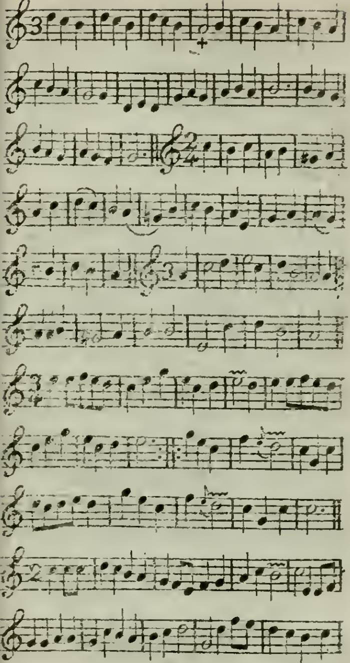
18

19

20



VII.



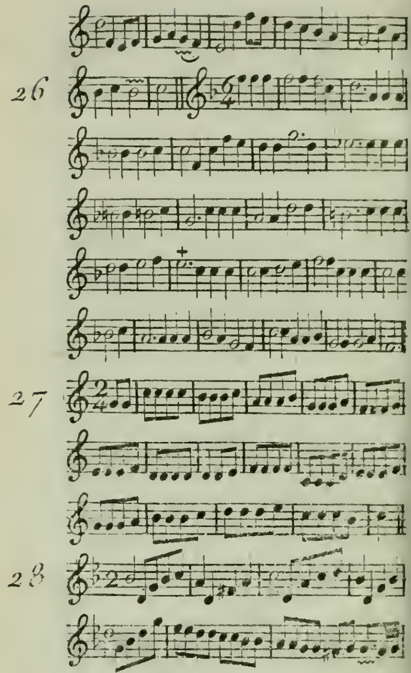
21

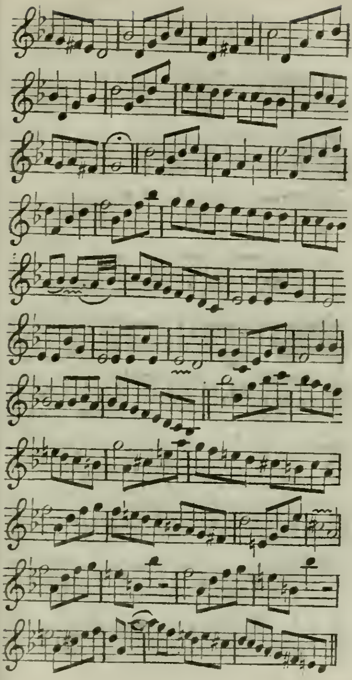
22

23

24

25

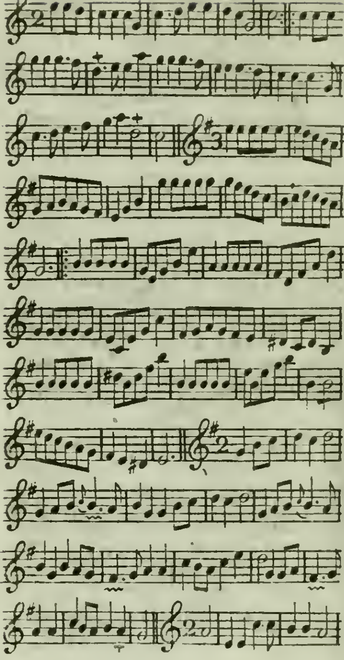

26
27
28

IX.

29

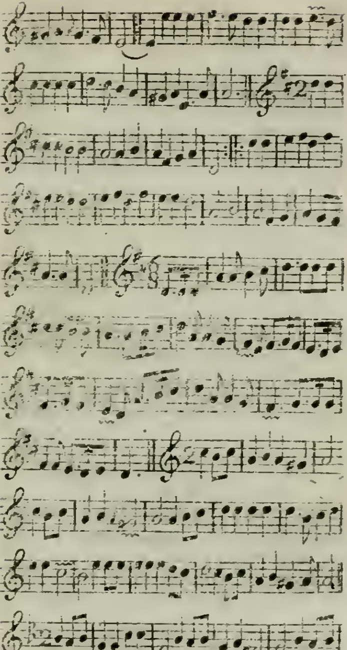
30

31

32



XI.



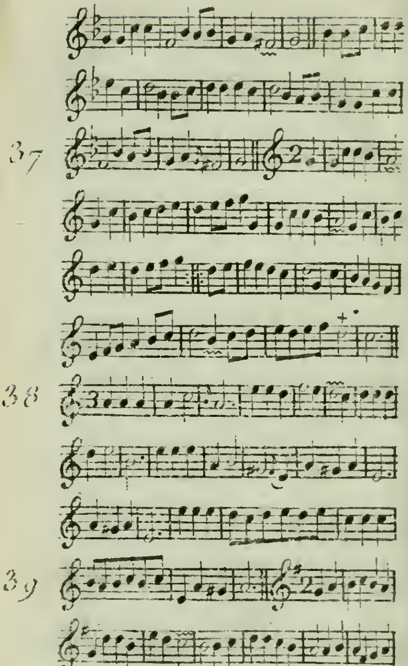
33

34

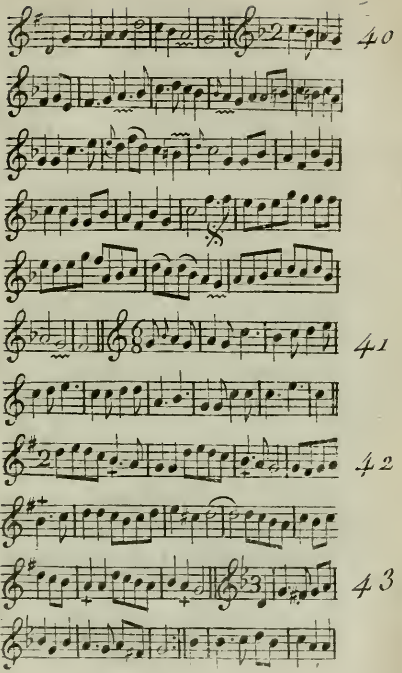
35

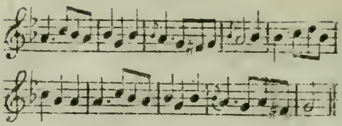
36

XII.

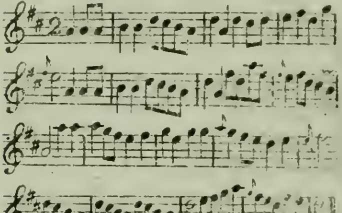


XIII.

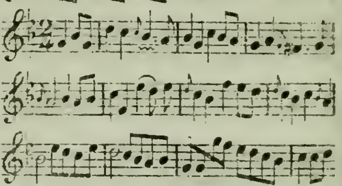




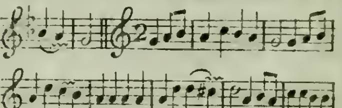
44



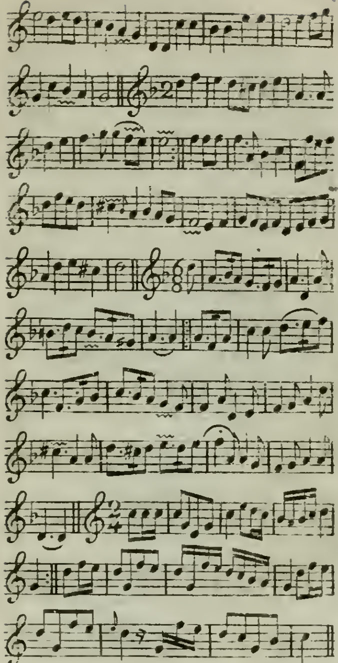
45



46



XV.



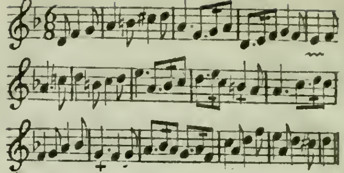
47

48

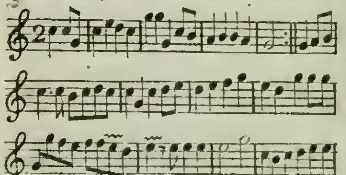
49

XVI.

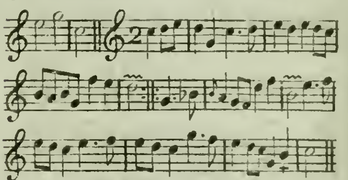
50



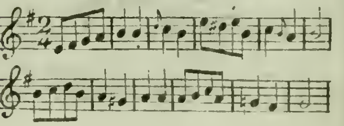
51



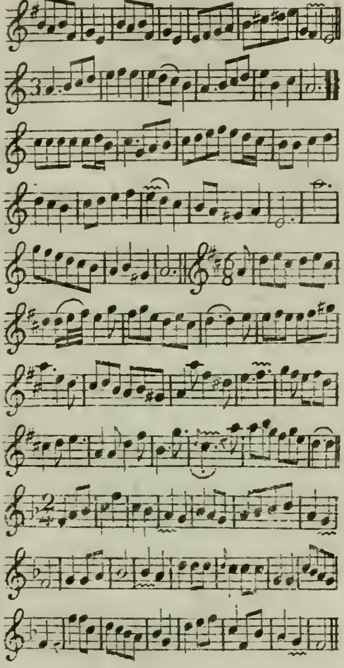
52



53



XVII.



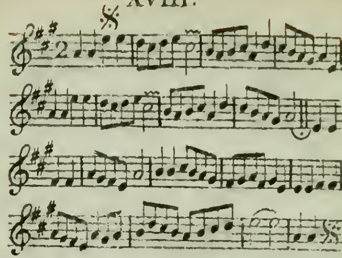
54

55

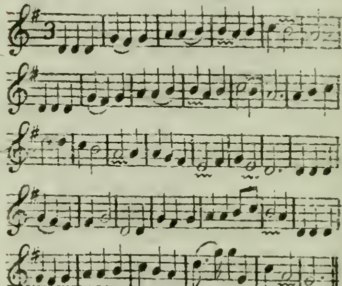
56

XVIII.

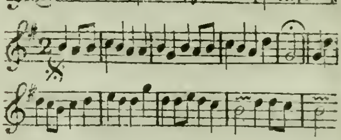
57

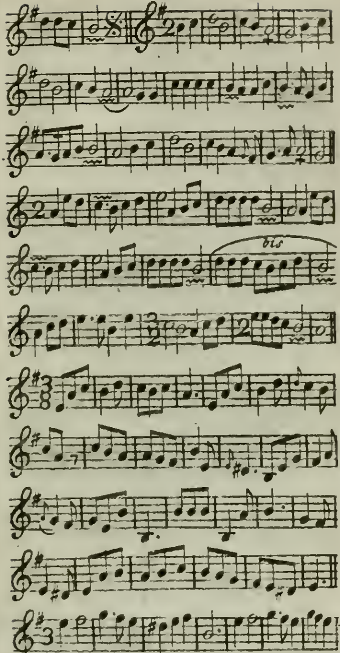


58



59



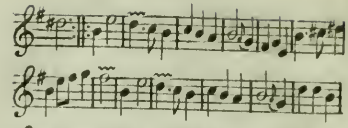


60

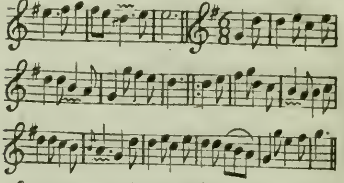
61

62

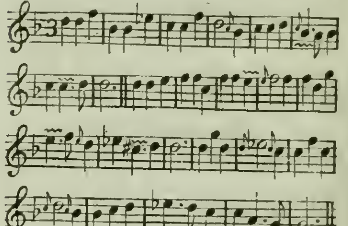
63



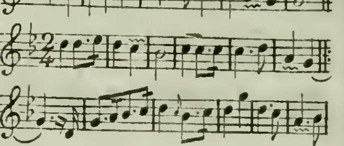
64



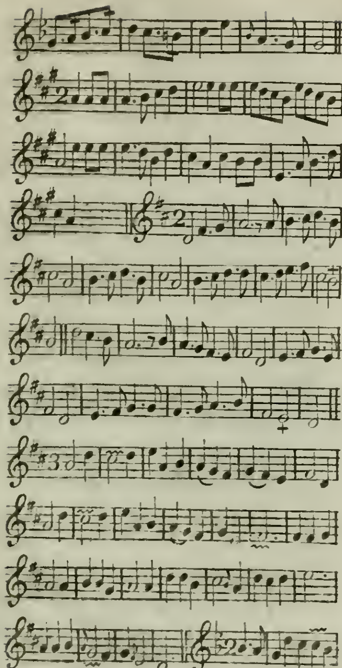
65



66



XXI.

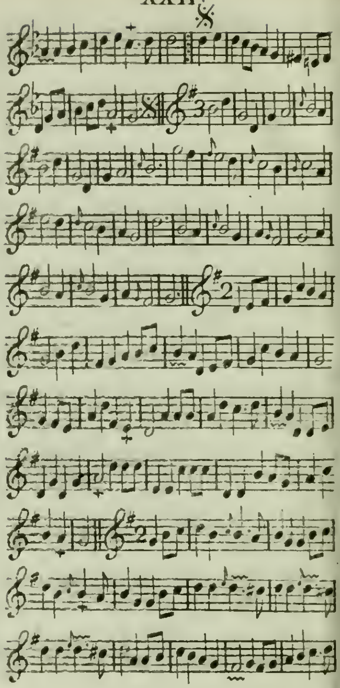


67

68

69

70

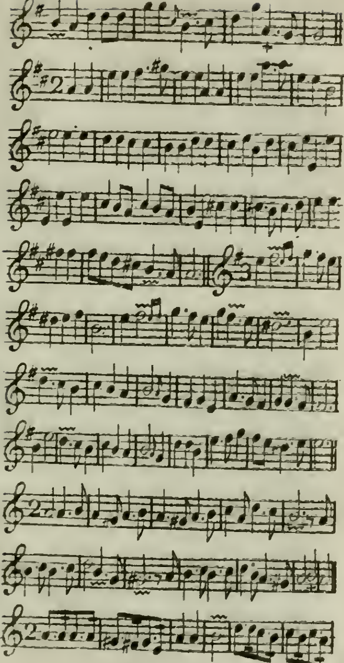


71

72

73

XXIII.



74

75

76

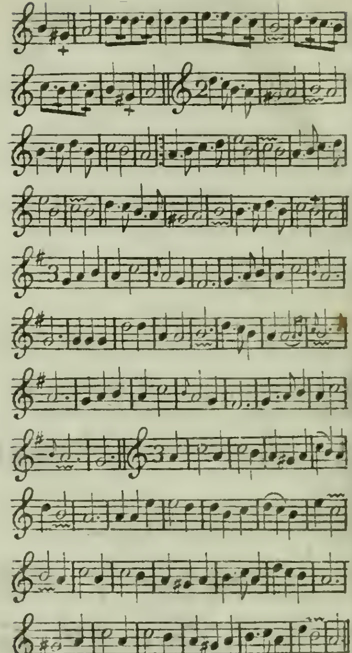
77

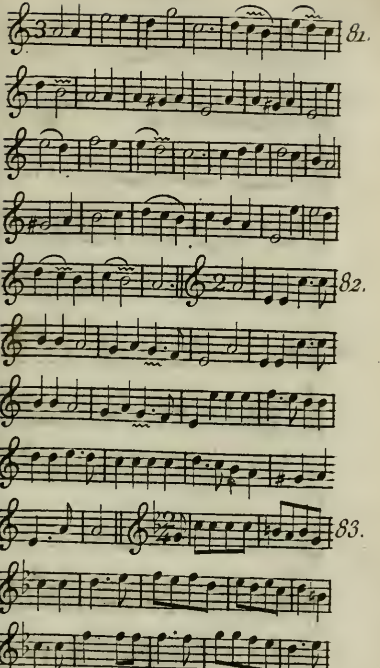
XXIV.

78

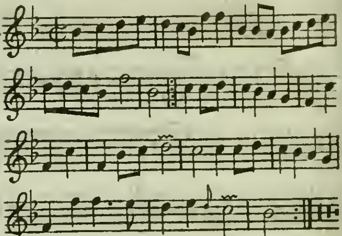
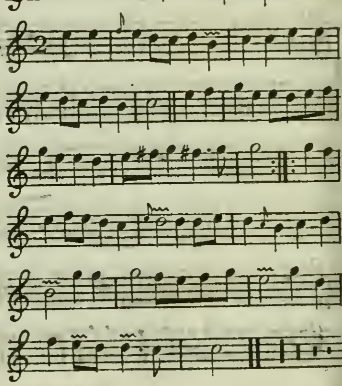
79

80




81.
82.
83.

84.



85.